

1^{re} Année N° 5

Le N°: 0³⁰

Jeudi 10 Octobre 1940

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Morts au Champ d'Honneur



Colonel Louat de Bort



Lieutenant colonel Louvet



Commandant Gillot



Commandant Schortzer

22-25 Septembre 1940

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur: **Jean SAUMONT**

DIRECTION - ADMINISTRATION: 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS { **INDOCHINE et FRANCE.** Un an **12 \$ 00** — Six mois **7 \$ 00** — Le numéro **0 \$ 30**
ÉTRANGER. Un an **20 \$ 00** — Six mois **12 \$ 00**

Nos collaborateurs

Pierre ANDELLE, Maurice ANDRIEUX, Arnaud BARTHOUE, Georges BOIS, Ch.-H. BONFILS, Henri BOUCHON, Paul BOUDET, Bernard BREIL, Jean BROUSSEL, Révérend Père CADIÈRE, P. CHAMPENOIS, J.-Y. CLAEYS, G. COEDÈS, Mademoiselle COLANI, Albert COURTOUX, Jacques DESCHAMPS, P. DUPONT, Jean FARCHI, Pierre FOULON, V. GLAIZE, Victor GOLOUBEW, DUONG-QUANG-HAM, Jean M. HERTRICH, NGUYÊN-VAN-HUYÊN, HUYNH-TON, NGUYÊN-TIÊN-LANG, Louis LEVY, Paul MALLERET, Paul MUNIER, Jean NOEL, Paul RENON, Jean ROUX, Jean SAUMONT, Madame Marguerite TRIAIRE, LÊ-TAI-TRUONG, NGUYÊN-MANH-TUONG, etc...

ILLUSTRATION: Madame BOUDET, NGUYÊN-HUYÊN, Maurice LOESCH, NAM-SON, TO-NGOC-VAN, etc...

PHOTOGRAPHIE: Central Photo (Hanoi), Huong-Ky (Hanoi), Modern Photo (Saigon), Section photographique du Gouvernement Général, Studio d'art F. Nadal (Saigon), etc...

DÉPOSITAIRES

HANOI

« INDOCHINE », 15, boulevard Rollandes.
G. TAUPIN ET C^{ie}, 50, rue Paul-Bert.
A. B. C., 50, rue du Coton.
LIBRAIRIE HOC-HAI, 34, rue de la Citadelle.
HUONG-GIANG, 57, route de Hué.
HUONG-SON, 97, rue du Coton.
HUNG-THUY, 157, rue du Coton.
LIBRAIRIE CENTRALE, 60, rue Borgnis-Desbordes.
MOHAMED ISMAIL, rue Paul-Bert.
NAM-KY, 14, boulevard Gia-Long.
THUY-KY, 98, rue du Chanvre.
TRAN-VAN-KHOAT, 120, rue du Coton.
TRUONG-XUAN, 55, route de Hué.
VAN-LAM, 33, rue Francis-Garnier.
VAN-NGOAN, 110, rue du Pont-en-Bois.

SAIGON

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 185, rue Catinat.

HUÉ

HUONG-GIANG, 21, rue Paul-Bert.
LE-THANH-TUAN, rue Paul-Bert.
NGUYEN-XUAN-QUE, Kiosque, rue Jules-Ferry.

PNOM-PENH

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 14, Avenue Bouilloche.

HAIPHONG

« INDOCHINE », 44, boulevard Amiral-Courbet.
CHAFFANJON, boulevard Amiral-Courbet.
MAI-LINH, 60, avenue Paul-Doumer.
NAM-TAN, 100, boulevard Bonnal.
TAI-FAT, 61, boulevard Paul-Bert.

BAC-NINH

VAN-VIET, 216, rue Tiên-An.

CAO-BANG

HOANG-TICH-THANH, 77, rue Pho-Lu.

DAP-CAU

VINH-THAI, 43, rue Principale.

HAIDUONG

LIBRAIRIE QUANG-HUY, rue du Maréchal-Joffre.

LANGSON

TRAN-DANG-LONG, 10, rue Chavassieux.

NAM-DINH

HOP-KY, 34, rue Carreau.
PINZON, rue Carreau.

PHUTHO

CAT-THANH.

QUANG-YÊN

HA-MINH, 9, Maréchal-Foch.

QUINHON

MY-LIEN, 78, quai Gia-Long.

SEPT-PAGODES

CHI-LINH, rue Hoa-Lac.

TONG

DAN-SAN, rue Son-Loc.
LIBRAIRIE DE FRANCE.

VIÉTRI

LONG-HOA.

VINH

AN-NGOC-PHUNG, Square Khoa-huu-Hao.

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

SOMMAIRE

	Pages		Pages
Unité	1	Les nouvelles lectures françaises par JEAN SAUMONT.	13
L'utilisation du sol en Indochine française, par HENRY BOUCHON	3	Les typhons de la mer de Chine	14
Les journalistes annamites et la presse indochinoise, par HUYNH-TON	8	La Semaine :	
Du haut du Mirador, par A. BARTHOUEU	10	En Indochine	16
A l'Institut Océanographique de Nha-trang, par PAUL MUNIER	1	En France	17
L'arrivée à Hanoi du général Nishihara et du général Sumita	IX	En Extrême-Orient	18
Le général Nishihara et le général Sumita rendent visite à l'amiral Decoux	X	Dans le monde	18
La bénédiction des autos-ambulances offertes par la Société des Courses de Saigon	XI	La vie indochinoise	19
Les inondations de Biên-hoa (Cochinchine)	XII	On devrait mieux choisir les gens, roman, par PAUL MUNIER	22
		Pour le dimanche :	
		Les bonnes recettes	24
		Mots croisés n° 4	24
		Solution des mots croisés n° 3	24

UNITÉ

ENTENTE, concorde, union sacrée, pauvres mots, inférieurs en face de l'implacable réalité, impuissants devant les dures lois du salut public. Quand un pays comme la France veut se sauver, se redresser, maintenir dans le monde ses responsabilités, c'est unité qu'il faut dire, unité d'un bloc sans fissure, unité d'une pensée et d'une action jaillies du sol ; unité d'une cohorte silencieuse marchant derrière son chef et son guide, loin des murmures des sectes et des tumultes des ligues, unité chez nous dans la patrie, unité dans l'Empire, unité, ici, en Indochine.

Unité de la France. Quand en juin dernier, le Maréchal Pétain mit fin à la guerre en France, il le fit sous la condition de maintenir « la vie, l'indépendance spiri-

tuelle de la France ». Eh bien, grâce à lui la France a gardé son âme, sauvé son existence personnelle ; elle porte en elle son avenir et la promesse de sa résurrection. Mais, pour garder ainsi son âme et la liberté de sa destinée, il faut que la France soit une dans sa pensée, dans son effort, dans sa conduite. Devant la guerre qui continue, devant la France occupée, devant le monde enfin, toute division est un péril mortel, toute discorde une mutilation, toute querelle politique un désordre. Mais la France que symbolise le Maréchal Pétain aura l'âme assez haute et assez forte pour comprendre toutes nos traditions et tous nos espoirs. Aucun des enfants ne peut être chassé de la maison du Père. Elle saura réunir autour du foyer sacré toutes ses familles spirituelles que célébrait Barrès.

Unité de l'Empire. Disons-le, car c'est la vérité, c'est dans ses colonies que la France, depuis vingt ans, a donné le meilleur d'elle-même. Peut-être son effort a-t-il été parfois mesuré, discuté, diminué, mais il a été fécond et puissant. Partout en Afrique, en Asie, en Amérique, en Océanie, une nouvelle France s'est levée, diverse dans ses figures et ses paysages, unie dans son esprit. Partout, pour cette œuvre française entamée dès le XVI^e siècle, nos colonies portent témoignage. Partout, les indigènes sont impassibles dans leur fidélité, incorruptibles dans leur loyalisme. La tourmente ne les a pas fait chanceler ; dès lors, un émouvant devoir nous commande : l'unité de l'Empire doit demeurer notre seul souci ; le Gouvernement français garde la charge de la responsabilité de la France d'Outre-Mer. L'Empire est intact, il est notre devoir et notre meilleure chance. Atteindre à son unité est un égarement ; le démembrer est un crime, le détacher de la Métropole, c'est le sacrifier. Avant tout, l'Empire doit rester uni dans sa foi et dans son effort pour « garder lui aussi son âme »

et pour représenter la France aux yeux du monde.

Unité en Indochine. Est-il plus claire évidence, plus nécessaire devoir, plus pressant intérêt ? Quand la France et l'Indochine commandent, que les intérêts se taisent et les rancunes, et les préjugés et les querelles. L'unité entre Français est une question d'existence : l'unité entre Français et Indochinois est plus qu'une nécessité, c'est une force, une force inaltérable et qui défiera le temps. Pour animer une telle force, pour réaliser les conditions de l'unité nécessaire, il faut la confiance, le travail, la discipline. Nous avons vu le sort des royaumes divisés contre eux-mêmes ; les membres dispersés des empires qui se sont abandonnés jonchent le sol de l'Europe. Sachons étudier, travailler, délibérer dans le calme et la dignité s'il le faut. Mais quand l'action l'exige, une loi se dresse, inflexible : pour notre salut, que faut-il ? Une tête qui pense, une volonté qui décide, un seul cœur qui bat, une main qui agit.

INDOCHINE



L'UTILISATION DU SOL EN INDOCHINE FRANÇAISE

par HENRY BOUCHON.

Indochine a publié dans son premier numéro un exposé de Paul Renon sur l'ouvrage de M. Charles Robequain, *L'Évolution économique de l'Indochine française*, où l'auteur a étudié toutes les manifestations de l'activité ayant pour origine l'intervention française et dont le développement reste étroitement lié à celle-ci.

M. Robequain a traité l'aspect récent du problème indochinois. Car parallèlement, M. Pierre Gourou, auteur du très remarquable ouvrage sur *Les Paysans du Delta Tonkinois* avait été chargé par l'*Institut of Pacific relations* d'examiner l'activité traditionnelle dont la base, essentiellement agricole, conditionne toute l'économie indochinoise.

« Nous examinerons successivement, avertit M. Gourou, le milieu physique qui a servi de base à l'utilisation du sol, la répartition des hommes, qui est le signe le plus certain de l'intensité plus ou moins grande de l'utilisation du sol, l'activité rurale, qui nous amènera à étudier non seulement l'agriculture, mais aussi la pêche, l'exploitation des forêts, l'artisanat rural. Nous ne perdrons jamais de vue les nécessités de la Géographie, c'est-à-dire que nous nous efforcerons toujours de placer les faits humains dans leur cadre naturel. »

L'auteur place donc au préalable l'Indochine française dans son milieu, orographique, climatique, humain. Axée dans la direction Nord-Sud par des montagnes reliées aux systèmes chinois et insulindien, avec un climat chaud et humide, soumis à l'influence des moussons, la péninsule indochinoise abrite 55 millions d'hommes sur 2 millions de km², dont 740.000 peuplés par 23 millions d'habitants sont affectés à l'Indochine française.

Les caractères généraux à tous les pays de la péninsule sont nettement définis : archaïsme de leur vie économique presque exclusivement agricole, influence chinoise étendue à tous les domaines, nombreux rapports communs avec l'Indonésie.

Dans ce milieu, l'Indochine française, « création raisonnée » de la France, est la réunion d'Etat disparates à qui l'unité politique a imposé et favorisé des rapports économiques. Pays neuf, exclusivement agricole, l'Indochine française exporte surtout des matières premières et importe principalement des produits fabri-

qués. Les capitaux proviennent pour un pourcentage très faible de prêteurs locaux. La mise en valeur de la Colonie est d'autre part très partielle : 100.000 km², soit 15 % du territoire seulement, sont occupés par l'homme tandis que 640.000 km² ont une densité inférieure à 6 habitants par km². Sa production totale est faible. Les chiffres cités par M. Gourou 15 milliards de francs au maximum soit 650 francs par an et par habitant doivent être ramenés pour 1938-1939 à 10 milliards environ soit approximativement 420 francs contre 5.000 francs par an et par habitant en France. Ce niveau extrêmement bas de la vie en Indochine est en rapport direct avec le faible développement de l'outillage économique du pays.

« L'Indochine française, conclut M. Gourou dans son *Introduction*, est un pays presque exclusivement agricole. La population urbaine ne représente pas 10 % de la population totale. La population paysanne de l'Indochine française vit selon des rythmes anciens, qu'il s'agisse des Moï de la Chaîne Annamitique ou des Annamites du Delta tonkinois. Les terres les plus intensément exploitées de toute l'Indochine française, qui sont les rizières du Delta du Fleuve Rouge, sont cultivées selon des traditions antiques, qui exigent une prodigieuse dépense de main-d'œuvre : rien de plus éloigné de l'exploitation de pays neufs, au sens complet de cette expression, comme les prairies américaines ou la pampa argentine. Quelles qu'elles soient, les populations indochinoises appartiennent à ce qu'on peut appeler la civilisation du végétal, où le végétal prend de loin la première place dans l'outillage, le vêtement, l'habitation, l'alimentation. »

Ces considérations établies, l'auteur aborde ensuite le principal de son ouvrage partagé en trois parties d'inégale importance.

La première traite des conditions physiques de l'utilisation du sol. Avant tout propos la question de la superficie utilisée par l'homme en Indochine est posée par M. Gourou qui fait répondre l'*annuaire statistique de l'Indochine* où les chiffres suivants — valables vraisemblablement pour 1936 — ont été puisés :

Rizières	5.000.000	hectares
Maïs	500.000	—
Caféiers	10.000	—

Hévéas	126.000	hectares
Tabac	20.000	—
Canne à sucre	40.000	—
Cotonniers	15.000	—
Kapokiers	3.500	—
Jute	100	—
Cocotiers	25.000	—
Arachides	15.000	—
Sésame	4.000	—
Ricins	4.000	—
Poivriers	1.500	—
Laquiers	7.000	—
Badiane	853	—
Haricots	75.000	—
Joncs	1.000	—
Manioc	30.000	—
Mûriers	25.000	—
Patates	115.000	—

soit un total de 6 millions d'hectares environ.

Avec un grand souci d'ordre et de clarté l'auteur aborde au préalable le Relief indochinois, les diverses roches qui les composent. Divisions régionales des montagnes au Nord du Fleuve Rouge, massif situé entre le Fleuve Rouge et le Mékong, Chaîne Annamitique et Monts du Cambodge. Enfin les Plaines de l'Indochine Orientale et Occidentale. Telles sont les différentes parties du premier chapitre. Le suivant est réservé au climat, à l'étude des températures, des pluies, de la sécheresse, des inondations et des typhons.

Le dernier chapitre traite des différents sols indochinois, des terres rouges, de l'érosion, de la latérisation.

Il est impossible d'entrer dans le détail des différents points de ces chapitres composés de 77 pages coupées d'un grand nombre de cartes, plans, schémas d'une grande clarté qui rendent la compréhension du texte la plus aisée malgré la sécheresse et le caractère scientifique du sujet. Ils représentent à mon sens ce qui a été écrit de plus sûr, de plus objectif, et de plus récent, sur le milieu physique qui a servi de base à l'utilisation du sol. Le géographe, comme l'étudiant, le géologue comme le voyageur tireront le meilleur profit de l'important document recueilli à ce sujet.

La deuxième division traite de la Répartition de la population envisagée comme signe de la plus ou moins grande intensité de l'utilisation du sol.

Extrêmement riche en documentation, cette partie de l'ouvrage offre les renseignements les plus précieux sur tout ce qui se rapporte à la densité de la population. Deux chapitres seulement. Le premier étudie la répartition de la

population dans les différents pays de l'Union, le second parle des facteurs ayant influé sur cette répartition.

Je m'excuse de m'attarder davantage, par préférence, sur le Delta tonkinois qui porte 7.500.000 habitants sur 15.000 km². (statistique 1936). Avec l'accroissement continu de la population le chiffre donné par M. Robequain doit être, en 1940, inférieur de 500.000 environ à la réalité. Rectifiée en conséquence la densité actuelle du Delta tonkinois s'élèverait donc à 530 habitants par km².

Parlant d'une densité rurale de 430 habitants par km². (chiffre 1931), l'auteur écrit : « Une densité rurale de 430 habitants par km², sur une étendue de 15.000 km², est considérable ; on doit la tenir pour une des plus élevées du monde sur une telle étendue. Il ne faut pas perdre de vue qu'une densité purement rurale de 100 habitants par km². est en Europe tout à fait exceptionnelle. Cette densité de 430 paysans par km². fait du Delta tonkinois l'égal des contrées les plus peuplées de Java (315 habitants par km². en moyenne, avec un maximum de 695 pour la province de Sourabaya), du Bengale (486 habitants par km². dans le district de Dacca ; mais le Bengale n'offre pas, sur une étendue égale à 15.000 km², une densité de population aussi forte) »...

Le bas Delta connaît même sur 1.950 km², une densité de 830 au km². ; enfin le canton de Tralu dans le Nam-dinh présente le chiffre record de 1.650 habitants par km². sur 22 km². 41. Cette statistique mérite réflexion car en dehors du delta la densité accuse aussitôt une chute extrêmement brutale.

Ainsi apparaît le trait dominant de l'utilisation du sol en Indochine : riches plaines deltaïques surpeuplées entourées de régions montagneuses presque sans population.

Poursuivant son analyse, M. Gourou a établi la liste suivante des surfaces qui échappent dans le Delta à la culture :

Villages	6 %
Collines et terrasses	2,66 %
Territoires urbains	0,2 %
Cimetières	0,82 %
Edifices religieux hors villages	0,3 %
Mares	1 %
Sentiers, routes, digues	1 %
Diguettes	2 %
Cours d'eau	2 %
Palétuviers	1,66 %

17,64 %.

En gros 20 % de la surface du Delta ne seraient donc pas cultivés : resteraient disponibles

pour la culture 12.000 km². ou 1.200.000 hectares, soit environ 1.850.000 hectares en tenant compte des rizières à double récolte.

« Il n'y a pas, dit très justement M. Gourou, de place perdue dans le Delta tonkinois. Tout le territoire est mis en valeur, hors ce qui est strictement inexploitable et ce qui est indispensable aux besoins généraux et à l'habitation. L'utilisation du sol dans le Delta du Fleuve Rouge atteint le maximum d'intensité. »

A dessein je me suis étendu sur le Delta tonkinois, car ces 15.000 km². sur lesquels vivent, croissent et meurent près de 8 millions d'êtres vivants contiennent le plus complexe des problèmes indochinois actuels. L'urgence du problème démographique augmente sans cesse, car chaque année qui passe voit plus de 100.000 nouvelles bouches venir augmenter la terrible « pression démographique » du Delta déjà surpeuplé. Ce problème fera du reste l'objet de remarques ultérieures.

Avec la même richesse de documentation, la même précision, M. Gourou procède à l'étude de la densité des populations de l'Annam, de Cochinchine, du Cambodge et du Laos. Il indique l'influence du paludisme et des facteurs économiques sur la répartition de cette population, et particulièrement les facteurs ethniques et historiques.

M. Gourou a donné à la troisième partie de son ouvrage, de beaucoup la plus considérable, la plus originale, la plus humaine aussi, le titre suivant : l'Utilisation du sol et la vie économique. Cette division constitue à elle seule avec ses 258 pages de texte, la valeur d'un important ouvrage. Elle examine seulement, ainsi que nous l'avons déjà dit, « les aspects paysans, c'est-à-dire traditionnels de l'utilisation du sol en Indochine ».

Je ne connais pas M. Gourou.

J'ignore qui il est, ce qu'il représente dans le milieu social. Je ne l'ai jamais vu. Cependant mon cœur de vieil Indochinois ne peut s'y méprendre ; il y a des accents qui ne peuvent tromper : M. Gourou aime sincèrement l'Annamite, plus exactement le paysan. Non surtout par instinct, mais aussi par analyse, par conviction venue de l'exacte connaissance du pays, des besoins et des nécessités du *nhà-quê* des rizières. Il ne peut y avoir de doute dans la chaleur de certains accents tels que ceux-ci : « Le peuple des paysans indochinois mérite de retenir l'attention, parce qu'il représente la quasi-totalité de la population de l'Indochine, au moins 21 millions d'habitants sur 23 millions, et parce qu'il est très pauvre, malgré son acharnement au

travail et l'honnêteté de son effort. C'est à l'amélioration du sort de cette population paysanne que tous les efforts devraient tendre consciemment, car chaque piastre dépensée par l'Etat a été, de façon directe ou indirecte, prise sur les gains infimes des paysans. Si l'on avait toujours eu cette pensée présente à l'esprit on aurait peut-être réduit certaines dépenses inutiles à la masse de la population (dépenses d'aménagement urbain, certaines routes et voies ferrées, etc...) développé les recherches utiles au paysan (recherches agronomiques, développement de l'artisanat, etc...) orienté exclusivement la politique douanière vers la défense des intérêts paysans, évité d'appliquer des lois sociales dont les paysans ne peuvent bénéficier et qui ont pour résultat d'augmenter le prix des articles qu'ils consomment et des services publics qu'ils utilisent ». Sept chapitres composent cette dernière partie de l'ouvrage.

En termes précis l'auteur définit les caractères généraux de l'utilisation du sol en Indochine. Rappelant ce qu'il avait énoncé en principe dans son introduction, M. Gourou insiste à nouveau sur la base presque exclusivement végétale de l'habillement, de l'outillage, de l'alimentation et de l'habitation.

L'élevage est médiocre pour l'ensemble de l'Indochine qui est le pays où les habitants placent au premier rang de leurs préoccupations la culture du riz, base de l'alimentation indigène et article d'exportation essentiel. Les causes principales de la primauté du riz, explique M. Gourou, sont de deux ordres. D'abord parce qu'il n'est pas en Indochine de céréale qui soit moins exigeante pour la culture et dont les rendements à l'hectare soient aussi abondants. Partout où la terre a pu produire du riz l'homme s'est établi, tandis que la montagne, peu favorable à cette culture, n'a pu conserver une population dense.

D'autre part et de toute évidence le riz a les préférences du paysan. Parce qu'il constitue un aliment à la fois agréable au goût et de digestion et de préparation faciles. Un aliment sain enfin puisqu'il est bouilli au préalable, ce qui n'est pas le cas du pain. Dans l'échelle des valeurs agricoles le riz occupe la place de choix : les 5/6^e des surfaces cultivables sont des rizières. « Ecraser le riz en herbe est aussi grave que d'outrager ses père et mère », énonce un dicton cambodgien pour exprimer la valeur symbolique de cette céréale.

Trois régions distinctes d'utilisation du sol doivent être notées :

1° Les plaines du Tonkin et de l'Annam jusqu'au Binh-dinh, à population dense et à très faibles ressources ;

2° La Cochinchine Centrale et Occidentale, avec une partie du Cambodge à population moins serrée, et à fortes exportations ;

3° La région montagneuse où le riz suffit sensiblement aux besoins des habitants qui vivent en économie fermée.

Passant au chapitre suivant M. Gourou étudie les régions d'agriculture intensive du Delta du Tonkin. Il analyse avec clarté l'influence des crues du Fleuve Rouge, la raison des digues, l'importance du drainage ; il traite minutieusement des conditions sociales de l'utilisation du sol : du morcellement du sol au Tonkin, de la propriété, des exploitations, des ouvriers agricoles, des fermiers, et du prix de la terre.

Le Delta tonkinois ne comprend pas moins de 16.000.000 parcelles ; à elle seule la province de Bac-ninh enregistre 1.500.000 parcelles pour 102.000 hectares, soit 14 parcelles à l'hectare. « Le morcellement est en partie lié, écrit M. Gourou, aux nécessités de la riziculture le souci de maintenir le plan d'eau dans les rizières doit conduire à diviser le sol en paliers horizontaux limités par des diguettes ». Les partages provenant des successions ont encore accentué la division des terres. Pays de *très petites propriétés* le Delta tonkinois est occupé par 586.000 propriétaires détenant moins d'un mûu ; 283.000 propriétaires exploitant de un à 5 mûu ; 60.000 propriétaires possèdent de 5 à 10 mûu ; 20.000 possèdent de 10 à 50 mûu ; 800 de 50 à 100 mûu, 250 plus de 100 mûu (3 mûu valant un hectare).

« Le glissement vers la grande propriété a pour moteur essentiel l'usure. Le paysan tonkinois est conduit à emprunter par la pauvreté : lorsqu'il a épuisé ses ressources à la suite d'une mauvaise récolte, il est contraint d'emprunter. Mais il emprunte aussi pour satisfaire des dépenses exceptionnelles comme celles qu'entraînent les mariages et les enterrements, un procès ou une élection. L'intérêt des prêts en argent est extrêmement variable et se tient généralement entre 3 et 10 % par mois ; le prêteur se couvre par un engagement de la récolte ou des biens de l'emprunteur. Pour les prêts en nature les intérêts en nature varient de 30 à 50 % pour une campagne rizicole, c'est-à-dire de 60 à 100 % par an. »

Les techniques agricoles dans les régions de culture intensive veulent une main-d'œuvre considérable qui, aux époques des récoltes, suffit juste à sa tâche malgré le peuplement surabondant. « La forte densité de la population paysanne nous aide à comprendre, explique l'auteur, que l'agriculture annamite prenne les caractères d'une *horticulture* : travail à la main, faible étendue cultivée par un paysan, soins minutieux et individuels donnés aux plantes. Cette agriculture

emploie un outillage extrêmement simple, très restreint et peu coûteux. Les paysans font tirer la charrue et la herse par des bœufs ou des buffles, mais ne leur demandent aucun autre travail. Aucune machine agricole, aucun moteur n'amplifient et ne soulagent l'effort humain ».

Il m'est impossible de continuer à citer. Toute cette partie du livre gagnerait à l'être, tant elle abonde en originalités, en richesses de documentation, en analyses minutieuses, tant elle montre de connaissance exacte du pays, tant on y rencontre de sensibilité pour tout ce qui touche le sort de l'Annamite.

Je ne puis que mentionner plus particulièrement dans le chapitre réservé aux techniques agricoles les considérations sur les différentes variétés, du riz, les pépinières, le défonçage du sol, l'irrigation, les engrais et les récoltes répétées.

Le même développement a ensuite été réservé à l'étude de l'utilisation du sol en Cochinchine centrale et au Cambodge.

Je me suis étendu, d'autre part, dans un précédent numéro de cette revue, sur les industries traditionnelles et résumé l'essentiel de la pensée de l'auteur sur ce chapitre. Je ne poursuivrai donc pas.

La pêche en Indochine, l'Utilisation du sol en pays montagneux, la végétation spontanée, sont autant d'exposés d'une remarquable précision et d'une très précieuse valeur documentaire.

Je m'excuse à présent de m'arrêter davantage sur l'étude des niveaux de vie de la population rurale. C'est un chapitre qui m'est cher puisqu'il traite du sort d'êtres avec qui j'ai été en contact, avec qui j'ai vécu ; d'êtres dont j'ai partagé un moment la vie que je connais donc intimement. On ne peut comprendre, aimer l'Indochine, sans comprendre et aimer le Paysan annamite et plus particulièrement le *nhà-quê* du Delta tonkinois, le plus déshérité de tous. Hors cela, tout est verbiage. On ne s'attache à un pays qu'en s'attachant à l'âme de ses habitants. M. Gourou par sa connaissance exacte du pays est un des rares qui ait une idée claire et distincte de la vie de ces humbles travailleurs. Il est aussi un des rares à les aimer avec une juste compréhension de ses peines et de ses misères.

Je regrette de n'avoir point l'étude de Nguyễn-van-Huyên sous les yeux afin de rapprocher certains de ses chiffres avec ceux que cite M. Gourou à titre d'exemples de niveaux de vie au Tonkin. Il s'agit de paysans misérables de la province de Thai-binh dont les ressources annuelles s'élèvent à 65 piastres par an, se décomposant comme suit : salaires 33 piastres, gains industriels 5 piastres, cultures secondaires et élevages 7 piastres, valeur de la récolte de paddy

20 piastres. Bien que M. Gourou ne garantisse pas l'apparente précision de ces chiffres pour 1937 j'ai tout lieu de les tenir pour exacts à la suite d'une enquête menée personnellement non pas dans la province de Thai-binh, mais aux environs de Quat-lam, Van-ly, Ha-trai, à la même époque. J'ai pu me rendre compte que les chiffres de M. Gourou étaient encore supérieurs à la réalité, c'est-à-dire que de très nombreux paysans de ces villages, vivaient avec 50 piastres au maximum par an, se nourrissant chichement de patates séchées et quelques liserons de mares cuits à l'eau. Il n'est pas besoin d'insister sur une telle situation.

« L'Utilisation du sol en Indochine, conclut M. Gourou, pose de nombreux problèmes dont certains réclament des solutions urgentes. Il existe des problèmes généraux, comme celui du relèvement des rendements agricoles et comme celui de la lutte contre l'usure par l'organisation du crédit agricole, et il existe des problèmes locaux, particuliers à chacune des grandes régions de l'Union, et à l'intérieur de chacune d'entre elles, à des pays plus étroits. Tous ces problèmes se réduisent à un seul : il faut assurer plus de nourriture aux paysans, relever un niveau de vie trop bas. C'est donc dans les régions où la situation des paysans est la plus critique, c'est-à-dire dans les plaines très peuplées de l'Annam et du Tonkin, que l'action rénovatrice doit s'exercer le plus vite et le plus profondément. »

Parmi les remèdes propres à assurer un meilleur sort aux paysans, M. Gourou propose les mesures suivantes :

- 1° Le relèvement des rendements en riz ;
- 2° L'amélioration du régime de l'hydraulique agricole ;
- 3° La lutte contre les dépravations des insectes, des oiseaux, des rongeurs, contre les ravages des maladies cryptogamiques ;
- 4° La sélection des semences ;
- 5° Le développement des cultures secondaires ;
- 6° La suppression des intermédiaires ;
- 7° La lutte contre l'usure ;
- 8° L'organisation de la production ;
- 9° La diminution de la « passion démographique » par l'émigration vers les montagnes et vers la Cochinchine ;
- 10° Le développement d'ateliers d'artisanat.

L'urgence de ces mesures n'est pas à souligner, car tout en posant la question : le Delta tonkinois nourrit-il insuffisamment ses habitants ? l'auteur ne peut s'empêcher de répondre immédiatement en laissant davantage parler ses sentiments que son esprit critique : « Il semble que

la production du riz et de succédanés du riz ne soit pas très sensiblement inférieur aux besoins ; mais il est certain que la production des graisses et des albuminoïdes est trop faible ; il est certain qu'en année normale la population ne mange que le minimum nécessaire à sa subsistance, qu'elle ne connaît jamais l'abondance, qu'elle ne récolte pas en suffisance pour pouvoir vendre et acheter ; que, malgré la modicité de ses besoins et le bas prix des denrées, les dépenses d'alimentation représentent entre 60 et 70 % des dépenses totales d'une famille paysanne, il est certain qu'une récolte défailante suffit à restreindre la nourriture des paysans, qui, aux époques de soudure, se contentent d'un repas par jour et de soupe d'herbes et de riz ; il est certain que les maisons paysannes contiennent de maigres réserves.

« Il est certain que ces paysans du Tonkin sont misérables et qu'il faut alléger leur misère. »

L'application judicieuse des mesures proposées doit produire les résultats cherchés : développement de la production et relèvement du niveau de vie du paysan. Cependant il ne faudrait pas se faire à ce sujet de trop grandes illusions. On peut espérer adoucir de façon sensible, par les moyens que nous venons d'exposer, le sort de la population tonkinoise, mais il serait dangereux de croire qu'on en pourra transformer le genre de vie. Les paysans tonkinois pris dans leur ensemble, sont pauvres et le resteront ; mais on aura obtenu un résultat magnifique si on a quelque peu atténué l'instabilité de leurs conditions d'existence et si l'on a écarté le danger de la disette. L'extrême densité à laquelle la population tonkinoise a atteint est un mal sans remède médical, et cette population s'accroît chaque année de 10 à 15 pour mille ».

Aux heures difficiles que traverse actuellement l'Indochine un effort intellectuel de la valeur de celui que nous offre M. Gourou mérite notre respect admiratif. L'utilisation du sol en Indochine est le complément nécessaire de l'*Évolution économique de l'Indochine française* de M. Robequain. Il le précède en valeur de connaissance, car on ne saurait étudier un pays sans en connaître au préalable l'activité traditionnelle. Il constitue à mon avis le document le plus compét et le plus sûr qui ait été publié à ce jour sur l'Indochine. L'Indochinois à qui le privilège a été offert d'analyser ce très remarquable ouvrage ne peut que se féliciter de posséder enfin pour sa documentation personnelle un ensemble cohérent de connaissances exactes. Cette précieuse production scientifique fait honneur à l'homme, au savant, comme à l'Indochinois.

HENRY BOUCHON.

Les journalistes annamites et la presse indochinoise

par HUYNH-TON.

Les journalistes dans nos pays indochinois, bien qu'ils ne relèvent pas du Gouvernement dans l'exercice de leurs fonctions, restent ses précieux auxiliaires, car ils jouent le rôle d'intermédiaires entre la masse et l'Administration. En effet, outre leur tâche d'éclairer l'opinion publique, les publicistes ont la mission d'informer la population des projets et des mesures gouvernementaux et, inversement, de faire connaître aux autorités publiques les vœux et les desiderata de leurs administrés.

Ils ont d'autre part, une tâche plus importante leur valant une influence morale considérable : ils se chargent d'indiquer au peuple ce qui est susceptible de contribuer à son bien-être et de l'orienter vers la voie du progrès. Vis-à-vis du Gouvernement, ils se doivent de lui présenter, si besoin est, des suggestions sur les problèmes intéressant la vie et le développement de la population du pays. Les intellectuels qui assumaient pareils rôles dans l'ancien Annam y étaient connus sous le vocable de « Sy-Phu », la dénomination de journaliste ne datant chez nous que depuis l'installation française.

Ainsi, pour être à la hauteur de leur tâche, les membres de la presse doivent posséder de solides et réelles qualités intellectuelles et morales, une conscience professionnelle et un sentiment du devoir à toutes épreuves. De telles vertus sont peut-être encore difficilement trouvable chez nos apprentis indigènes du nouveau métier qu'est le journalisme indochinois.

La plupart de nos compatriotes titulaires de grands diplômes entrent dans le fonctionnarisme ou embrassent d'autres carrières plus rémunératrices. Beaucoup de lettrés de l'ancien régime ne possèdent pas suffisamment les connaissances nouvelles de la culture moderne pour pouvoir diriger une publication périodique répondant mieux au désir des lecteurs. Dans ces conditions, les journalistes se recrutent dans les milieux intellectuels les plus divers, et quel que soit le degré d'instruction des postulants. Et dans leur apprentissage de ce difficile métier, ils ne manquent pas de faire usage d'exagérations de langage, et de s'élancer dans des doctrines et des idées difficilement acceptables. Ceci a amené nos dirigeants à envisager nécessairement des mesures d'assainissement.

Toutefois, des publicistes de talent qui savent faire de leur plume un « prodigieux levier de force » ne font pas défaut dans notre pays. Nous avons eu, même dès les premières heures, des journalistes dignes de ce nom tels que les Nguyễn-van-Vinh et autres. Dans la suite une floraison de jeunes écrivains en quôc-ngu et en français s'est épanouie sur notre terre natale, et peu à peu la presse indigène a commencé à prendre figure, en dépit de son importation récente et du nombre très restreint de son personnel de rédaction.

★★

On ne peut pas parler des journalistes annamites sans parler des progrès et de l'histoire de la presse indigène ; et dans cette étude, nous allons ici nous occuper de tout ce qui a trait d'abord au Tonkin, pays où se déploie le plus d'activité littéraire et polique ; de l'Annam, où le premier journal qui paraît dans cette partie de l'Union indochinoise aux environs de 1900, est le *Dông-Van Nhat-Bao* édité par F.-H. Schneider ; lequel céda en 1907 sa place à son cadet, le *Dang-Co Tung-Bao* qui fut dirigé par un des premiers et un des plus distingués journalistes annamites : Nguyễn-van-Vinh.

Puis en 1913, Nguyễn-van-Vinh obtint l'autorisation de faire paraître une autre publication hebdomadaire, mi-journal, mi-revue, le *Dông-Duong Tap-Chi*. En 1917, M. Pham-Quynh fut autorisé à publier la revue littéraire *Nam-Phong*. Successivement, plusieurs quotidiens apparurent : le *Trung-Bac Tan-Van* (la gazette de l'Annam-Tonkin), le *Thuc-Nghiệp Dan-Bao* (journal économique populaire), le *Khai-Hoa Nhat-Bao* (journal du progrès), le *Trung-Hoa Nhat-Bao* (journal de la Mission catholique), le *Bao Đông-Phap* (édition annamite de France-Indochine) et le *Hà-Thành Ngo-Bao* (le Hanoi-Midi).

A l'heure actuelle, nous avons quatre quotidiens (*Trung-Bac*, *Viêt-Bao*, *Dong-Phap* et *Tin-Moi*, et une vingtaine d'hebdomadaires, bi-hebdomadaires ou tri-hebdomadaires. Ces derniers sont des journaux satiriques ou humoristiques ou des revues littéraires, politiques, artistiques ou scientifiques. On remarque toutefois que ces publications ne paraissent pas assez régulièrement

probablement à cause de leur situation financière.

Pour les journaux annamites de langue française, Nguyễn-van-Vinh publia en 1930, le bi-hebdomadaire *L'Annam-Nouveau*. C'est le premier journal annamite en langue française du Tonkin. Après cet essai, on voit la parution successive d'autres journaux d'opinion : le *Peuple*, la *Patrie Annamite*, l'*Union Indochinoise*, *Travail*, *Notre Voix*, l'*Effort*, etc..., feuilles de tendances diverses et dont quelques-unes se rangent elles-mêmes parmi la presse dite d'opposition. Ajoutons le nouveau quotidien d'information, *Hanoi-Soir* qui vient de paraître.

En Cochinchine, colonie française d'administration directe, le régime de la presse est plus libéral que dans toutes les autres parties de la Fédération indochinoise, grâce à la constitution politique et administrative de ce pays. Néanmoins, les publications indigènes y sont moins abondantes qu'au Tonkin. La plupart des grands quotidiens en quôc-ngu ne représentent pas l'opinion annamite, bien qu'ils soient rédigés par des rédacteurs indigènes. La raison, c'est qu'elles ressortissent des publications françaises, dont elles ne représentent que l'édition en langue annamite. C'est le cas du *Trung-Lap-Bao* (édition annamite de l'*Impartial*), qui vient de suspendre sa parution, du *Công-Luan-Bao* (édition annamite de l'*Opinion*), du *Diên-Tin* (édition annamite de *La Dépêche*). Quant aux hebdomadaires ou bi-hebdomadaires, ils affectent plus ou moins l'allure de journaux d'opposition. Le seul quotidien modéré et le plus ancien est le *Luc-Tinh Tan-Van* (la gazette des provinces cochinchinoises) auquel s'ajoutent le *Công-Giao-Dông-Thinh* (journal de la Mission catholique) et le *Phu-Nu Tan-Van* (journal des femmes). La presse annamite de la Cochinchine ne le cède en rien à celle du Tonkin au point de vue de l'ancienneté, puisque son premier journal, le *Nông-Cô Minh-Dam*, parut également aux environs de 1900.

Quant aux feuilles cochinchinoises de langue française, elles sont nées bien avant leurs confrères du Nord. Beaucoup d'entre elles sont dirigées par des personnalités marquantes comme l'*Echo Annamite*, la *Tribune Indochinoise* et le défunt *Progrès Annamite*. D'autres sont des organes communistes ou nationalo-communistes se succédant les unes aux autres (la *Tribune Indigène*, *Cloche Félée*, *Annam*, le *Nhà-Quê*, l'*Ere Nouvelle*, la *Lutte*...

Enfin, l'Annam reste le pays indochinois le plus arriéré au point de vue du journalisme, son premier journal en Quôc-Ngu, le *Tiêng-Dân* (la Voix du Peuple) et sa première revue, le *Thân-Kinh*, ne parurent que vers 1927-1928. En

suite naquirent d'autres périodiques, tels que le *Thanh-Nghê-Tinh* (journal de Thanhhoa-Nghêan et Ha-tinh) et le *Sao-Mai* (étoile du matin). N'oublions pas le quotidien *Trang-An* (journal de la Capitale) auquel collaborent de meilleurs journalistes de l'Annam.

On compte aussi dans ce dernier pays, un hebdomadaire de langue française fondé par un industriel tonkinois, la *Gazette de Hué* qui paraît à côté de *France-Annam*, journal français ayant pour gérant M. de Laforge, ancien directeur de *France-Indochine* à Hanoi.

★★

En 1934, M. le Gouverneur Général Robin supprima la censure préalable imposée à la presse en Quôc-Ngu. A partir de cette date, et grâce à la politique libérale adoptée par le gouvernement depuis 1936, le journalisme indigène en français et en Quôc-Ngu a pris un développement qui, vu le degré d'évolution de la population, paraît bien avoir atteint pour le moment sa courbe maximum.

Nous avons eu en effet, à un certain moment au Tonkin, des journaux dont les opinions politiques allaient du monarchisme (*Nam-Cuong*, *Patrie Annamite*) à l'internationalisme troskyste (*Phu-Nu Thoi-Dam*, *Travail*, l'*Action Ouvrière*) en passant par le nationalisme (*Thoi-Vu*, *Tân-Việt-Nam*, *Hanoi Tân-Van*, l'*Effort* et le communisme stalinien (*Doi-Nay*, la *Clarté*).

Cependant des excès ne tardèrent pas à se manifester, contre lesquels l'administration fut obligée de sévir (suspension temporaire ou définitive de publier, avertissement donné aux rédacteurs, condamnations). Généralement les feuilles qui font l'objet des mesures de répression de la part du gouvernement, n'ont pas bénéficié d'une large audience du public lecteur, car les vaines discussions politiques et les stériles querelles de partis n'ont jamais intéressé les lecteurs ; seule l'activité et la célérité d'information ou de vulgarisation ont l'heur de retenir particulièrement leur attention.

En un mot, la presse annamite dans les trois pays annamites de l'Union n'atteint pas encore toute sa perfection pour pouvoir aspirer aux libertés et prérogatives que leur sœur-ainée, la presse métropolitaine, a mis plus de cent ans à conquérir. Mais elle pourra dans un avenir prochain, grâce à l'amélioration apportée par ses dirigeants dans leur tenue morale et intellectuelle, prendre l'autorité qui lui revient légitimement.

HUYNH-TON.

DU HAUT DU MIRADOR

Un journal local qui excelle dans l'information offre chaque jour au lecteur une rubrique intitulée : « Hanoi et ses mille et un aspects ». Outrance ou hyperbole est-on tenté de dire à priori.

Mille et un aspects à Hanoi !... la formule semblerait plus proche du symbole que de la réalité. Cependant ces mille et un aspects existent, il y en a même infiniment plus : dix mille, cent mille, un million, qui sont, en indivis, la propriété de tout le monde.

Dire que tout individu perçoit ces aspects, les capte, en fait le plaisir ou la caresse de ses yeux, serait commettre une erreur du genre de celle qui consiste à croire qu'il suffit de manger à l'annamite et de parler la langue chantante d'Annam pour être apte à traduire l'âme indochinoise. Minute et holà, ne confondons point la musique avec le tintamarre.

Mille, dix mille, cent mille aspects, là n'est point la pâture ou la manne promise à un seul individu et dans un temps donné ; l'activité cérébrale et la sensibilité de tant de gens étant d'ailleurs si limitées — il faut de tout pour faire un monde dit non sans raison la dame de l'escalier. — Cette manne est un fonds commun, perpétuel, qui va, dans le temps et dans la gamme des nuances, de zéro à l'infini.

Parlons d'autre chose, sans dévier trop pour cela de notre ligne. Certaines gens lisent vite, cela choque les sentencieux, les collectionneurs, les méthodiques, les garde-mites. Quelques écrivains travaillent au galop et l'on ne manque point de leur reprocher de mal nouer leur cravate. Pourtant, souvent, très souvent, ils ont raison, beaucoup de livres — les leurs compris — ne sont que des navets qui accommodent de solennels canards à trois pattes. Amis, lisez vite, cela ne vous empêchera, à l'occasion, de trouver les cinq, dix ou vingt lignes qu'un livre heureux peut renfermer. Et des livres, on en fera toujours, toujours, l'incontinence d'écriture étant un mal familier, exécration ; mais qui nous rattache, — disent tout de même les ecclésiastiques — à ce bien si précieux qu'est l'infini.

★ ★

Une Revue vient de paraître à Hanoi, spécifiquement extrême-orientale et indochinoise, aux termes mêmes de son acte de baptême. Elle répond au doux nom : « Indochine », saluons

et cordialement. Une bonne Revue est un présent des Dieux, si elle est écrite avec esprit et chaleur en se gardant le plus possible des choses froides de la statistique.

Une remarque, elle n'engagera que moi : une Revue de ce genre, en terre indochinoise, se devrait, je crois, d'ouvrir sa tribune non seulement aux écrivains de la chose indochinoise, mais aussi aux gens qui vivent dans l'ambiance : les timides, les inconnus, les méconnus, les modestes. L'expérience de la vie en groupe, en troupe, en société, dans l'autorité qu'on exerce ou que l'on subit, apprend que tout homme a au moins une bonne idée ; d'où il est permis d'inférer qu'un article de rien en première apparence peut receler une paillette d'or et même une pépite. Parbleu, je sais bien qu'on pourrait ici me reprocher d'inviter d'aimables gens : les inconnus, les méconnus, les timides, les modestes, au festin des canards à trois pattes. Mais, sous le signe de l'orpaillage, dans le travesti de l'orpailleur et aussi pour l'amour de l'art, c'est une chance à courir : on ne perd pas toujours à la loterie indochinoise.

Une autre remarque, elle n'engage aussi que moi. Une ligne trop rigide, une sélection trop sévère des textes, si elles garantissent le vernis de la forme et de la tenue, suppriment parfois la couleur, le pittoresque, la chaleur. Tout se ressemble ou finit par se ressembler dans la facture lorsqu'il y a, jusqu'à l'abus, ce que les pontes et les porte-pipes de l'édition appellent l'unité. Présentez à un lecteur, un peu dégrossi ou averti et pas timide, une dizaine d'articles parus dans les Revues de la Métropole il discrimînera, croyez, ceux d'entre ces articles qui n'ont pu paraître que dans des périodiques guindés et où sévit l'unité, dans un cadre spirituel forcément rétréci et canalisé. Le fond de mon sentiment, en tout ceci — tant pis si je me répète ! — est, que tout homme est porteur d'une bonne idée et que l'on peut trouver celle-ci dans un maître mot, une locution heureuse, un raccourci hermétique, tout au fond d'un texte qui, à priori, semblait banal. Il peut se faire que je sois dans l'erreur, mon erreur m'est très chère. Je crois pouvoir encore dire que pour donner une note juste, exacte, il faut vivre dans l'ambiance, être au contact, restituer son état d'âme sur l'heure.

★ ★

« ... C'est d'ailleurs parce que nos études de « mœurs coloniales ont toujours été l'œuvre de « touristes coloniaux que nos coloniaux — les « vrais, ceux des colonies — ne veulent pas en « général s'y reconnaître. Et ils ont très souvent « raison (Pierre Mille — D'après l'orpailleur du « *Courrier d'Haiphong*, numéro du 11 septembre « 1940). »

J'ai vu bien des gens débarquer en ce pays, il m'est arrivé aussi de faire le voyage avec eux. L'aspiration commune à la majorité de ces débutants dans la vie coloniale est de trouver, dans une littérature spécialisée de la Métropole ou locale, la satisfaction claire, adéquate, complète, à leur état d'âme du moment. Quelle pêche à la ligne, d'abord ! Car il est des gens qui n'ont jamais eu d'état d'âme ou si peu ! et l'on ne change pas d'intellect en changeant de latitude. Quel néant serait aussi le lendemain pour le pauvre type qui ayant trouvé l'introuvable — la satisfaction hermétique de son soi moral et mental — n'aurait ensuite plus rien à passer à travers ses méninges. Dieu merci, la littérature n'a pas fait cela et sa bienfaisance ou sa malfaisance ne sauraient aller jusque là.

Je crois avoir dit quelque part qu'il n'existe pas un guide complet ou du moins très documenté à l'usage des débutants. C'est un fait. Quelques gens de qualité ont écrit avec compétence sur la matière ; d'autres, moins qualifiés, s'y sont employés aussi de bonne volonté. Il y eut aussi des acrobates. Le tout, qui vaut ou qui vaudrait — acrobaties à part — est épars ou noyé dans la littérature locale qu'il faudrait distiller. Il serait possible de réunir ces éléments d'ailleurs nombreux, puis, en sélectionnant et raccordant bien, d'en constituer un bon organe d'information. Ce gros œuvre, nul ne l'entreprendra jamais ; et d'aucuns, qui sont en cela plus près de l'empirisme que de la bonne raison, disent même qu'il n'y en a point l'utilité ni l'emploi. Passons !...

Ici aussi existent des milliers et des milliers d'aspects, un crédit illimité est également ouvert. Les écrits des gens qui ont vécu ou qui vivent dans le pays valent. Ils touchent à la qualité par l'expression de sincérité, de précision, de chaleur qui les anime en général. La prose des touristes et des voyageurs ne rend pas cela. Par contre, la forme est audacieuse, pimentée, scintillante. Ce n'est parfois que faux brillant et artifice qui plaisent cependant au lecteur ; et le lecteur, en librairie, est roi, ou du moins on lui laisse accroire.

Lisons Londres dans « Terre d'ébène ». L'auteur avait — in his class — un gros talent, le livre est riche en figures, en images en eaux-fortes. Mais, au fond, c'est un salmigondis d'idées générales, de boutades, de tuyaux passe-

partout, cueillis, accommodés, sertis au goût du jour dans le jargon des boulevards. Et le jargon des boulevards, quelle séduction, quel régal, pour ce citoyen de Pézenas ou de Brive-la-Gaillarde que reste toujours le lecteur ! S'il fallait extraire ce que le livre contient d'utile, de sincère, de vrai, à part quelques touches exactes et profondes qui relèvent du talent hardi de l'auteur, il resterait peu, l'on conçoit aisément.

Camarades : Indochinois d'origine ou Européens d'origine, Indochinois de cœur ; vous tous qui vivez en contact ou y avez vécu ; qui avez écrit sur l'Indochine, votre contribution est la meilleure, donnez-la sans réserve, multipliez-la. Aux éléments déjà parus, ajoutez toujours des pages, sans souci du sort qui leur sera fait. N'en déplaise aux moutardiers qui suent sang et eau pour dire que le temps est clair et qu'il fait bon vivre au frais l'été, au chaud l'hiver, on trouve quelque agrément à écrire, l'on est ainsi quasiment payé. Il y a aussi un autre plaisir : celui de se relire ; c'est la forme la plus avouable de la préméditation et de la récidive. Il serait assez fol de vouloir, chaque fois, faire quelque chose d'achevé, de sensationnel, laissons ces vanités aux moutardiers. Feuilles au vent, disait jadis Patris ; elles ne seront pas toujours perdues ces feuilles, si elles valent : des orpailleurs, Dieu merci, passeront aussi là.

Et ne vous mettez pas trop en frais pour composer, aucun festin ne vaut une dinette improvisée. Vous détestez les conseils ? Moi aussi, je vais pourtant vous en donner un : Pour évoquer la chose indochinoise, pour l'enseigner, rien ne vaut assurément cette méthode directe qui consiste à prendre le lecteur tel qu'il est ; à le mener sans façon, en flâneur, en vagabond, ou en sportif dans la cité, la campagne, la jungle, les monts et les eaux ; à lui faire dans une touche vive, familière et pressée, des leçons de choses qui fixent des traits, des images, des climats. Au bout de cela, dans une atmosphère libre et comme en jouant, on peut apprendre. Un grand maître a écrit : l'on ne s'instruit qu'en s'amusant.

C'est André Maurois qui a, je crois, dit que dans les auberges espagnoles et en amour on ne trouve bien que ce que l'on apporte. Jugement qui nous peinerait si nous ne savions que les écrivains sont gens à malices et à boutades, qui gaspillent et galvaudent les images, quitte à les repêcher dans la minute suivante, au charme et à la musique des mots. De toute façon, en nos vagabondages à travers l'Indochine, soyons assurés que nous trouverons toujours plus que ce que nous apportons.

Une histoire inédite avant que de clore ; elle est intimement dans la ligne et à peine en marge du folklore.

En 1919, militaire que j'étais, je fus désigné pour commander le poste frontière de Tra-linh, face au Kouang-si.

Veinard ! me dit-on : un joli poste, dans un décor d'opéra-comique ; population très douce : des thaïs ; 650 mètres d'altitude, ce qui est idéal au Tonkin. Pêche, car il y a une rivière ; perdreaux, faisans, bien entendu tout près du poste. Et il y a du mouflon !

Du mouflon !...

Partout où je passais pour rallier le poste on m'en vantait le charme, chaque tirade louangeuse ou laudative se terminait par : « Et il y a du mouflon. »

A vrai dire, comme au bout de nombreux mois de séjour je n'avais vu aucun mouflon ni en vie, ni en dépouille, j'étais arrivé à douter fort.

A Cao-bang, au chef-lieu, on tenait à cette réputation d'un des postes, de la province et j'étais sérieusement contré chaque fois que j'avais qu'à mon avis le mouflon n'existait pas. J'en discutais, parfois vivement, avec les civils de la région et des collègues, ce n'était pas grave ; et avec des supérieurs jusqu'à l'irrévérence, c'est-à-dire jusqu'à marquer encore le doute après que ceux-ci m'avaient affirmé l'existence du mouflon dans le pays de Tra-linh. L'un de ces supérieurs, agacé un jour de mon obstination me dit : « Après tout vous êtes bien libre de ne pas penser comme les autres ». Ceci, venant d'un supérieur, signifie, en traduction libre, que le type à qui l'on s'adresse est têtue, borné, et qu'il reste honorable de rompre en faisant une concession.

★★

Le temps passait, des jours, des mois, des années même. Tous les cinq jours, il y avait

marché, les habitants du canton y venaient. Bien entendu, j'y allais aussi pour rencontrer les chefs de commune et les chefs de partisans. Et il m'arrivait de railler ceux-ci parce qu'ils n'avaient jamais pu ni dépister un mouflon, ni en faire tuer un.

Un jour, il y eut une grande rumeur dans la montagne : on avait capturé un mouflon et on me l'amenait. Je vis arriver la bête, qui était toute jeune. Il n'en fallait pas moins plusieurs types pour la tenir et dès qu'on la lâchait elle fonçait tête baissée, il valait mieux se garer. En tout, une bête diabolique. Mise d'abord aux écuries, elle y occasionna un tel désordre que je dus la faire remiser au verger dans un trou circulaire surmonté d'une paillote. On lui passait à manger par en haut, le menu était simple.

Lorsque, pour se désennuyer, en cours de journée, on allait la voir, elle se recevait sur ses jambes de derrière et baissait la tête l'air de dire : « Descends donc feignant !... »

J'avais au poste un sergent corse qui avait jadis été muletier. Il n'était pas calé en français, un jour il avait écrit barre à mine en un seul mot ; cela ne l'empêcha par la suite, d'épouser une institutrice. Il n'était pas calé, je dis bien, mais dans le livre de la nature il lisait tout : à 200 mètres de distance il pouvait dire — et j'exagère à peine — quel était le sexe d'un animal.

L'ayant appelé un matin je lui demandai : « Dites donc avez-vous vu un bestiau comme celui-là en Corse ? » Il hocha la tête et ne me répondit pas autrement qu'en regardant la case des chèvres.

J'affirme sur l'honneur que ce mouflon était une chèvre sauvage et que, du mouflon, il n'en existe pas dans la montagne sino-tonkinoise. Cela, bien entendu, ne s'oppose pas du tout à ce qu'il y en ait dans la littérature des soi-disant touristes et voyageurs.

A. BARTHOUE.



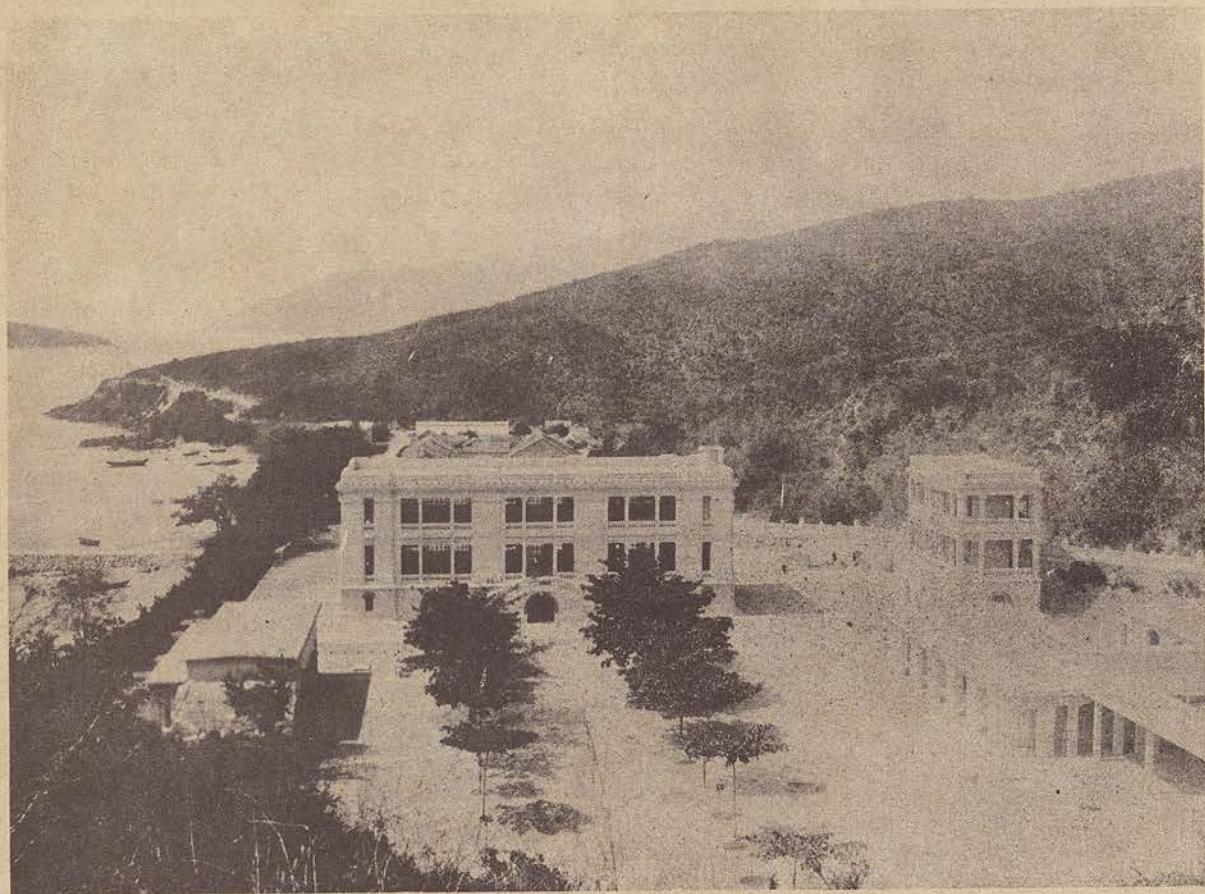
L'Institut Océanographique de Nha-trang

par Paul Munier

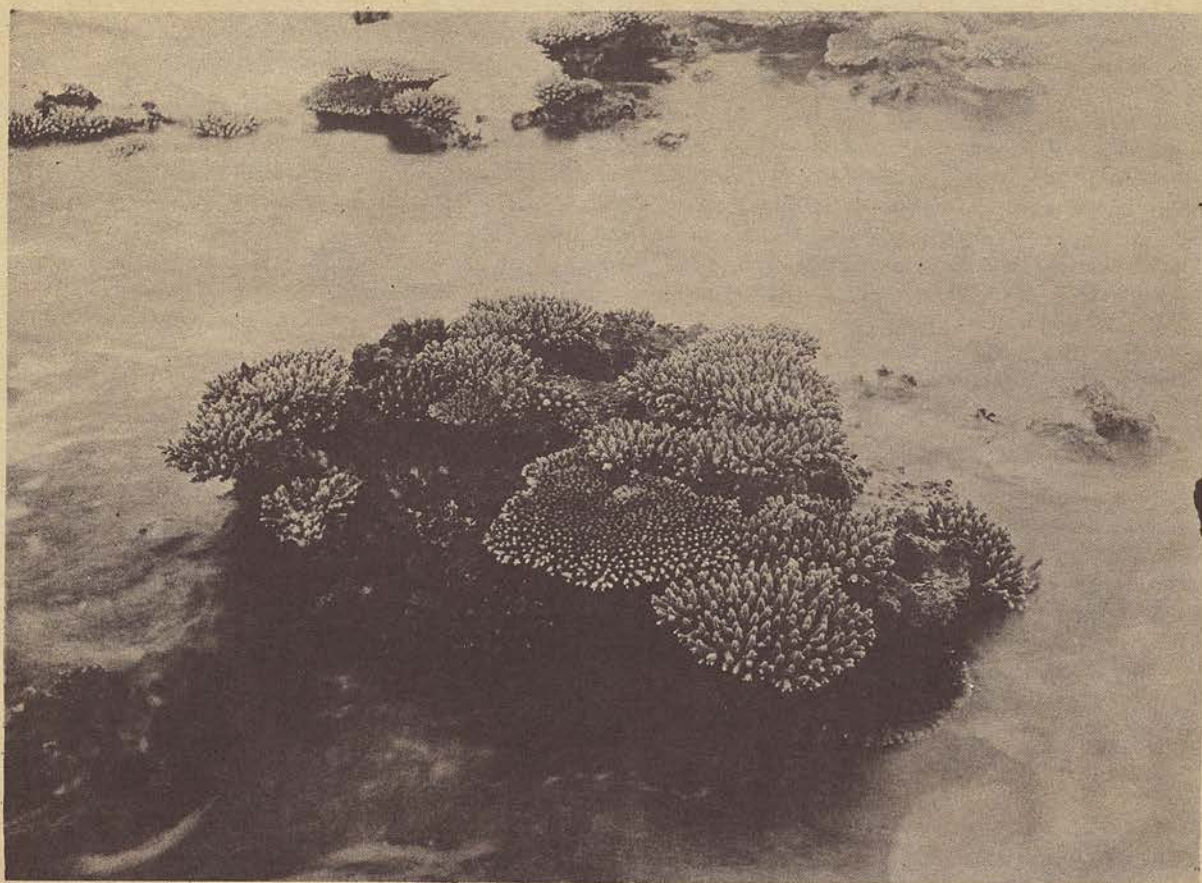
LOIN, loin, au bout du monde : à quatre bons kilomètres de Nha-trang, l'Institut est commodément assis sur sa colline verte, que baigne l'eau transparente d'une des plus jolies baies indochinoises. Ah ! on ne doit pas beaucoup les déranger, ceux qui travaillent ici, Français et Annamites, dans le silence, dans le calme !

La visite vaut pourtant qu'on les dérange un peu et même qu'on fasse, comme je l'ai fait, les quatre kilomètres dans un pousse-pousse de l'âge du bronze.

Ce qui vous accueille d'abord, et vous attire, c'est un paysage sous-marin, en quelque sorte un fragment de banc de corail, avec sa flore et sa faune ; les coraux y montrent leurs formes étranges, leurs teintes délicates, les anémones et étoiles de mer leurs couleurs plus tranchées, et dans l'eau claire se meuvent des tortues. L'illusion est parfaite. C'est bien, partiellement, une illusion, mais féérique, puisque ce paysage est à double fond : une couche d'eau sur une table de verre, et c'est là que les tortues s'agitent, puis, au-dessous, le fond reconstitué de la mer,



L'Institut Océanographique de Nha-Trang.



Madrépores dans la baie de Vung-Ro (Cap Varella).

au sec. Dans l'eau il serait impossible aux coraux et aux anémones, qui sont morts, de conserver leurs teintes, qui ne leur donnent l'aspect de la vie que par artifice : le pinceau de peintres délicats y a pourvu. C'est un art difficile, car rien n'est changeant autant que les couleurs de ce qui sort de l'onde amère ; la plupart des reconstitutions, des moulages coloriés qui font les riches collections des musées océanographiques, celui de Nha-trang comme les autres, sont ainsi revêtus des couleurs de la vie finissante, de la mort à peine venue, les seules qui durent assez de temps pour qu'on puisse les copier.

Celle qui va me donner la preuve immédiate de cela, c'est la seiche vivante qui paraît dormir dans un aquarium où se promènent lentement, sur le sable, des bernard-l'ermite chargés comme des mulets : au petit toc-toc que je fais sur le verre, elle s'éveille, remue, sort ses tentacules qu'elle semblait avoir avalés... et change de couleur. C'est rapide, incessant incroyable ; sa peau passe du jaune crème au rose, au rougeâtre, il y naît des points noirs, bruns, oranges, qui s'effacent, reparaissent, dansent littéralement sur cet épiderme affolé ; l'animal se met à nager, et la frange blanchâtre, presque incolore, qui

lui sert de nageoire, s'irise, en ondulant, de tons délicats de mauve pastel et d'émeraude. La féerie cesse : la seiche jette son encre avec fureur et enfume l'eau. Dommage !

La marche des bernard-l'ermite est amusante ; l'animal se tient debout sur ses pattes minces, il fait penser à un chat faisant le gros dos ; ce dos est un dos d'emprunt : coquillage quelconque sur lequel, à leur tour, se sont installées des actinies, si bien que notre pagure impose à des hôtes habitués à l'immobilité les petits voyages que lui inspire son humeur.

De ces anémones de mer, les actinies, j'en vois d'énormes, de somptueuses ; leur chair de gaze ou de porcelaine ondule mollement et à sa surface remuent sans arrêt de petits tentacules à l'air innocent et aveugle ; ils sont pourtant assez méchants : une substance vésicante est secrétée par eux, et l'animal qui passe à leur portée a tôt fait d'être engourdi ; alors l'actinie replie sur lui sa chair soyeuse et le digère. Certains poissons, par des générations de sacrifices individuels, sans doute, se sont immunisés contre le poison des anémones ; ils habitent leurs replis souples, folâchent parmi les tentacules, en somme se font un abri de ce qui est la tombe de bien d'autres.

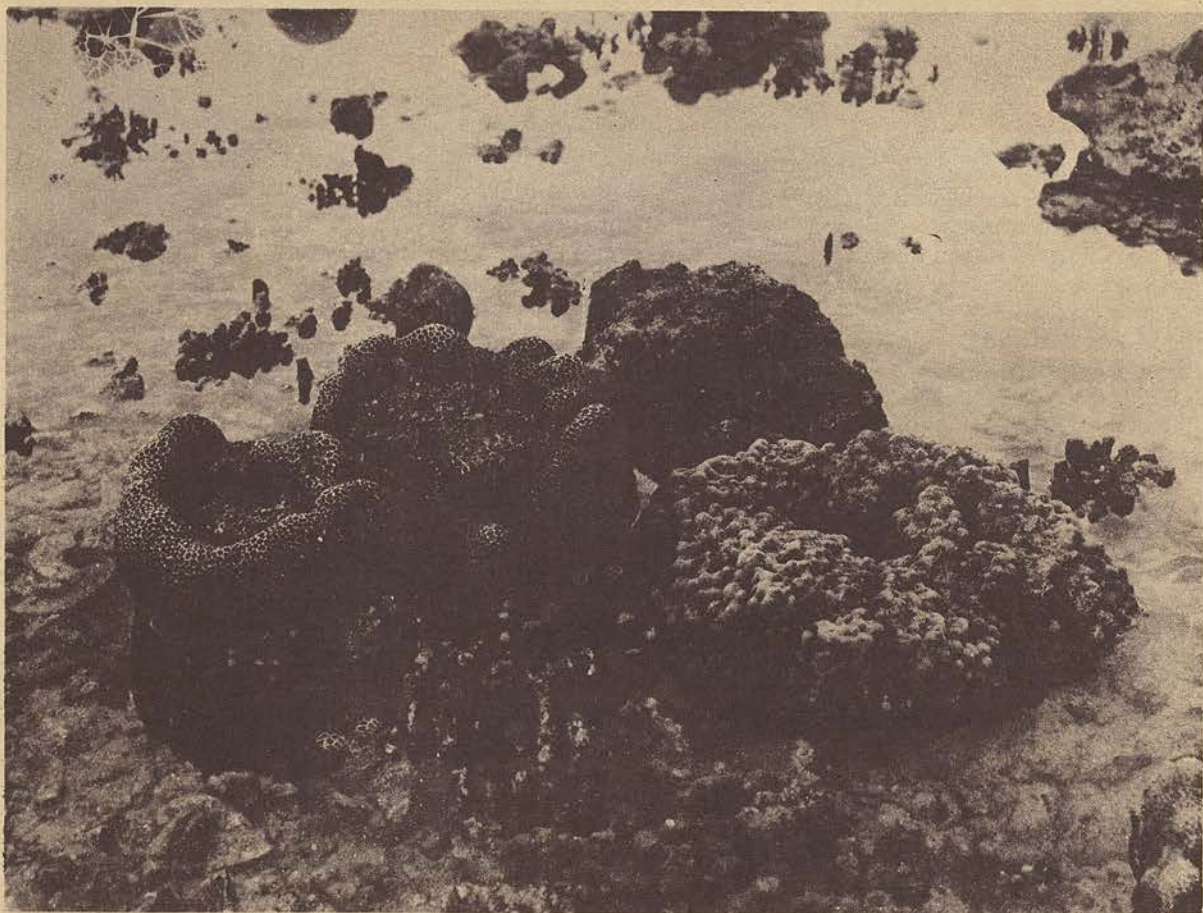
Mais voici du merveilleux : une nuée de petits poissons d'un bleu intense, profond, riche, où les mouvements rapides mettent de fugitifs reflets verts et violet sombre. Ceux-là aussi changent parfois de couleur : sous l'effet de la contrariété par exemple. M. Chevet en mit un jour dans une coupe ornant la table de sa salle à manger, pensant ainsi provoquer l'admiration de ses hôtes, car ces poissons bleus sont, je vous l'affirme, de splendides bijoux. Mais la table ne leur plaisait pas, ou la compagnie, je ne sais, et ils devinrent noirs, d'un noir d'encre ! Ils restèrent noirs tant qu'il furent à cette place, et redevinrent bleus quand on les eut replacés dans l'aquarium.

D'autres sont moins susceptibles : ces poissons plats, d'un gris beige, ressemblant vaguement à des daurades. Eux, ils dorment ! Et pour dormir commodément, ils se couchent ! Authentique ! Mon toc-toc ne les émeut pas ; si j'insiste, il se redressent un peu, d'un air las, comme s'ils se demandaient : « Quel est ce raseur ? »... puis ils baillent et se recouchent sur leur lit de sable.

Pour jouir de leur tranquillité, que ne donnerait ce poisson perroquet, aux belles couleurs

rose, bleu, vert, que tourmente sans arrêt un remora ; il fuit, se secoue, détache un moment le poisson parasite, mais celui-ci s'obstine, revient, se recolle à la peau brillante de l'autre. Quelle bête étrange, que ce remora ! Dans sa jeunesse il a deux nageoires dorsales ; quand il vieillit, celle qui est en avant glisse vers la tête, s'y étale ; s'y plisse comme un capuchon et forme la ventouse qui permettra désormais au poisson de se coller au vaisseau ou à d'autres poissons, notamment aux requins, et de faire avec eux des voyages sans fatigue.

Mais ce qui m'a paru le plus étonnant, le plus beau peut-être, ce fut de voir nager une raie ; peu de spectacles ont autant de grâce ; une ondulation languide parcourt l'animal, la nageoire semble être mollement agitée par l'eau alors que c'est bien elle qui l'attaque, et cette nageoire qui, de chaque côté, borde le gros poisson plat, est à demi transparente, irisée, admirable. Cette raie nageant a des spectateurs : un crabe à l'aspect de rocher, une autre raie qui s'est ensablée pour dormir, de splendides actinies blanches, et un fin poisson, un original qui nage tout debout, comme l'hippocampe, et déplace ainsi



Madrépores dans la baie de Vung-Ro (Cap Varella)

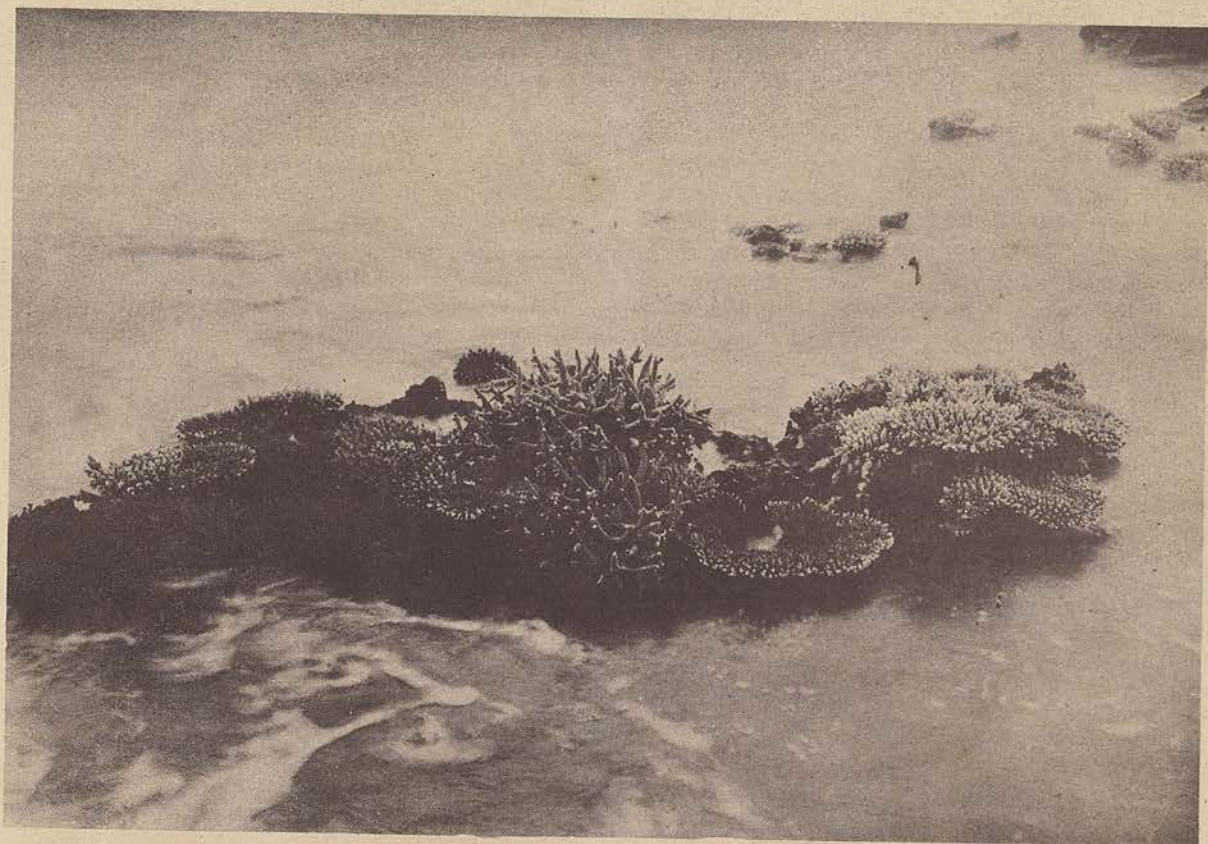
lentement son corps roide et mince comme une baguette.

*
*
*

Tout autour de l'aquarium, des collections en bocaux, des moulages, des spécimens d'instruments de pêche, etc... Mais décidément est-ce le musée, l'aquarium que je suis venu voir ? Non ! ma visite est pour l'Institut tout entier.

avantages commerciaux, se traduiront demain en millions de piastres.

Je ne veux pas entrer dans une revue complète des travaux entrepris à l'Institut. Je manque de compétence, et des notes ne suppléent point à cette insuffisance ; et puis je ne saurais sans doute éviter d'être ennuyeux. Je procéderai donc par exemples ; ainsi les « trous » de mon travail ne pourront trop m'être reprochés, notamment par



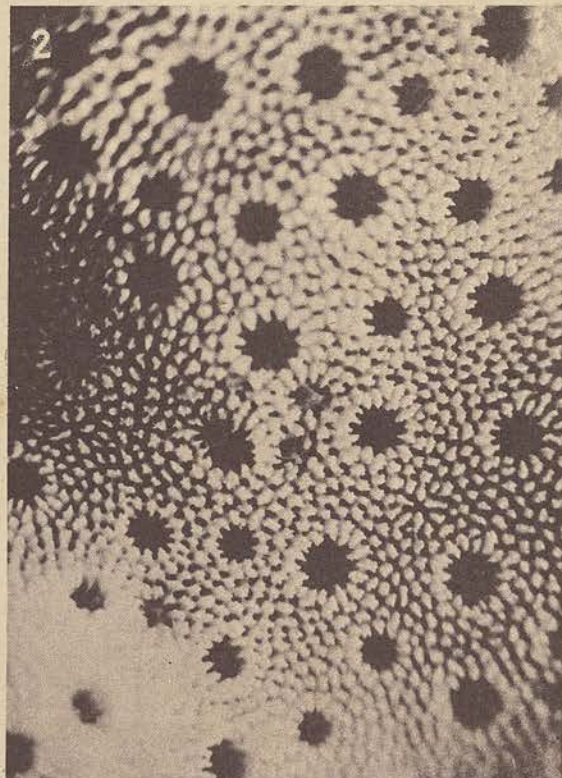
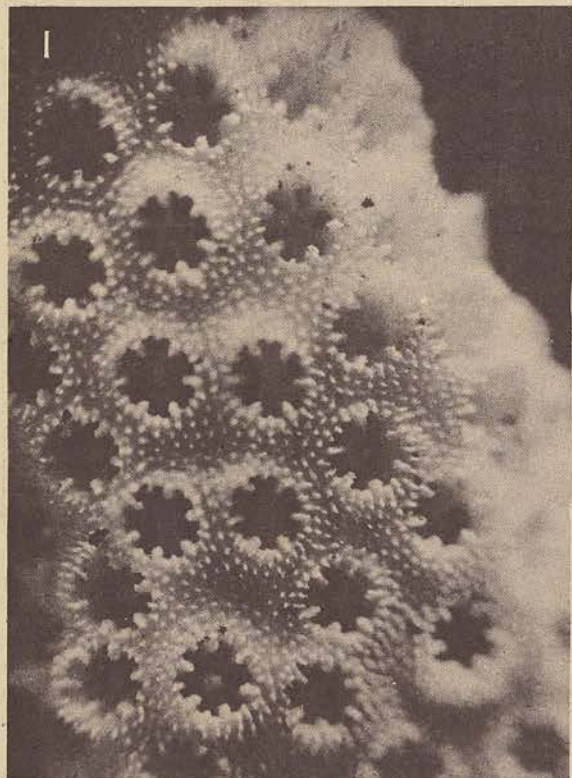
Madrepores dans la baie de Ca-Vung (Cap Varella)

J'ai commencé par le plus joli, par le curieux, par ce qui est destiné au touriste. Si je m'en tenais là je jouerais, malgré ma réelle admiration, un mauvais tour à l'Institut océanographique. J'entends d'ici les censeurs mal renseignés s'écrier triomphants : « C'est ce que nous avons toujours dit, Nha-trang ne sert à rien, on s'y amuse à des fariboles, le temps n'est plus à collectionner et montrer des poissons multicolores ! Nous sommes à une autre époque, qui demande des réalisations pratiques. Qu'on supprime l'Institut océanographique, cette coûteuse amusettes des jours d'abondance ! etc... » Exactement le contraire de la vérité, puisqu'à Nha-trang on a, de longue main, entrepris des travaux d'une importance pratique capitale, et que les réalisations commencées, dont l'extension possible est des plus vaste, se traduisent déjà par de tangibles

MM. Chevet et Le Poulain qui dirigent avec tant de bonheur, d'intelligence et de patience l'un la partie scientifique l'autre la partie économique de l'Institut, aidés en cela par un personnel annamite très attaché à sa tâche.

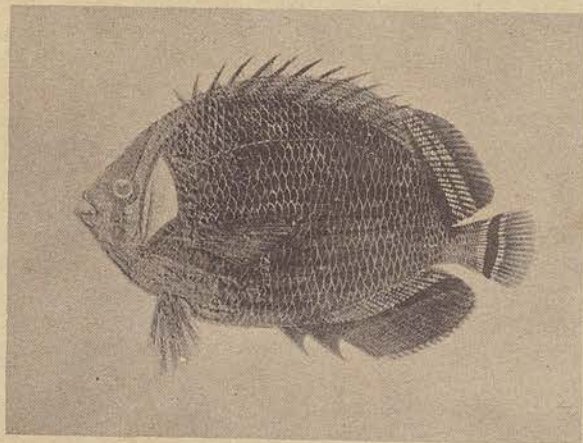
Avant toute chose, quel est le but essentiel de toutes ces pêcheries, collections, photographies, analyses microscopiques, fiches, dossiers, communications et études ? Dresser l'inventaire de la faune marine indochinoise. Pêcher est à la portée de quiconque n'est ni manchot ni aveugle : on y arrive avec un bateau, un filet, voire un fil et une épingle recourbée. Mais ce n'est pas là pêcher, scientifiquement et économiquement parlant. Le vaillant *De Lanessan*, chalutier de la station, a fait plus de quatre-vingts campagnes dans les mers indochinoises ; pas pour rien, pas pour le plaisir des passagers :

CORAUX PHOTOGRAPHIÉS AU MICROSCOPE



1. — *Echinopora* ; 2. — *Heliopora* (corail bleu) ; 3. — *Pachyseris* ; 4. — *Hydnohorella*.

pour permettre le relevé des bancs, de noter les migrations, d'étudier les espèces de contrôler les règles de reproduction et de croissance. Grâce à cela on sait où l'on va, ce qu'on peut faire ; les travaux de l'Institut ont prouvé, par exemple, que si les eaux indochinoises, en des espaces bien déterminés, sont assez riches en poissons pour assurer l'emploi rémunérateur de nom-



Chétodons trifasciatus

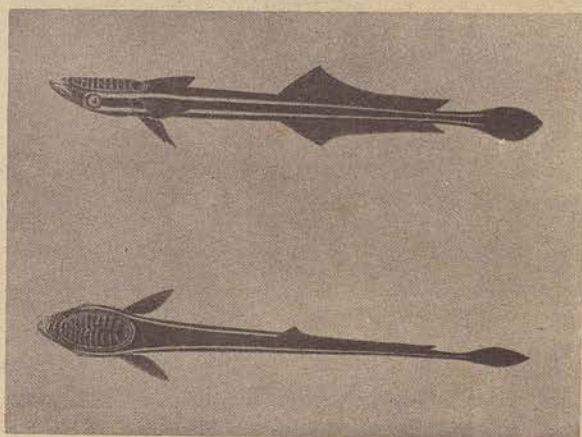
Les chétodons, toujours brillamment colorés, sont les hôtes habituels des récifs de coraux.

breuses flottilles, permettre d'étendre sans inquiétude les fabrications de saumures, de farines et les préparations de poissons secs, par contre leurs ressources ichtyologiques sont nettement insuffisantes pour l'adoption de la pêche au chalut. Ainsi des recherches scientifiquement faites ont évité une expérience coûteuse qui n'aurait pu se terminer qu'en désastre.

Autre exemple. Il existe en Indochine du Sud un élevage assez curieux et rémunérateur : celui d'une variété de poisson très estimé comme poisson sec (il a à peu près le goût de la morue) ; la demande, venant notamment des Philippines, est considérable et ne peut être servie qu'en faible partie. Les pisciculteurs indigènes se contentent d'entretenir des bassins, dont ils ouvrent les vannes à certaines époques pour y faire entrer l'eau de mer ; ils croient — les éleveurs malais aussi — que ce poisson « naît de la vase ». L'Institut a commencé et poursuit une étude approfondie des mœurs de ce poisson ; on a trouvé déjà qu'il s'agit d'un migrateur qui, comme l'anguille, vit et croît dans les eaux douces ou peu salées des lagunes, mais s'en va frayer en mer ; l'alevin, quand il revient du large vers les eaux douces, est minuscule et presque absolument transparent ; ce qu'élèvent les indigènes, c'est donc ce qui arrive à leurs lagunes, au hasard des ouvertures de vannes, ce n'est ni la dixième, ni la centième, ni peut-être la millième partie de ce qui devrait les peupler, de ce qui

les peuplera à chaque saison quand l'Institut, ayant achevé le cycle de ses recherches, aura dressé le tableau des migrations, noté les époques et les lieux de passage, et qu'on pourra, non plus admettre quelques alevins voyageurs dans les lagunes, mais emplir celles-ci de masses d'alevins qu'on aura été chercher en mer, là où il pullule et aux époques les plus favorables. On touche au but et l'on aperçoit le service qu'aura rendu l'Institut à l'Indochine quand ce but sera atteint : la demande des pays voisins, notamment des Philippines, pourra être abondamment servie, et le bénéfice, en devises étrangères, sera considérable.

En ce qui concerne le poisson sec du Tonle-Sap, qui est l'objet d'une exportation considérable vers les Indes Néerlandaises, une initiative prise par l'Institut a démontré que l'Indochine perdait chaque année, par manque à gagner, des sommes énormes : Ce poisson, en effet, pêché par des Cambodgiens est acheté par des Chinois, revendu par eux à des Malais et ne touche le marché insulaire qu'après passage dans plusieurs mains intermédiaires. Voulant évaluer strictement la perte découlant de ces manipulations différentes, on a choisi une variété, on en a acheté une tonne, au prix de détail, et on est allé la revendre à Batavia, au cours, le bénéfice



Echineis remora

dont la première nageoire dorsale est transformée en ventouse par laquelle il adhère aux requins.

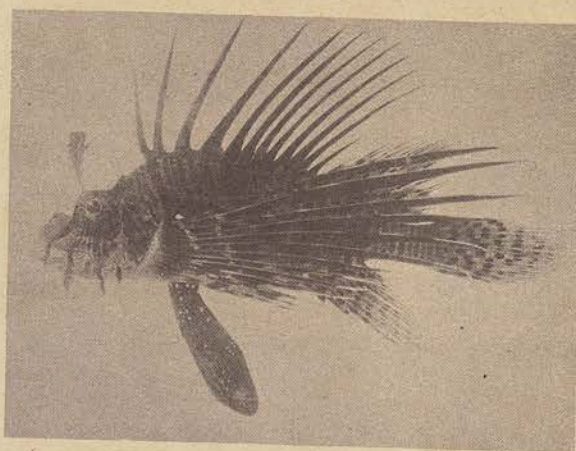
net — sur un prix de détail qui était donc déjà un prix de revente — a été de cent pour cent. La difficulté n'est pas mince d'organiser une telle opération, car le poisson change de nom en changeant de propriétaire, et l'Institut avait dû commencer par dresser un catalogue des variétés pêchées dans le Tonle-Sap, en indiquant, pour chaque espèce, le nom annamite, le nom cambodgien, le nom chinois, le nom malais et enfin le nom scientifique.

MM. Chevet et Le Poulain estiment, d'après

leur expérience, que l'exportation normale de ce poisson sec devrait, par l'organisation de la vente directe, augmenter le bénéfice annuel de l'Indochine d'au moins quatre millions de piastres, en devises étrangères, ce qui n'est pas sans importance. La chose intéresse au plus haut point les Hollandais, qui ont déjà fait trois voyages par avion pour tenter d'organiser cette vente directe, d'accord avec l'administration indochinoise et les chambres de commerce. L'Institut a, en cette matière, rempli son rôle, en apportant des preuves et en indiquant la voie.

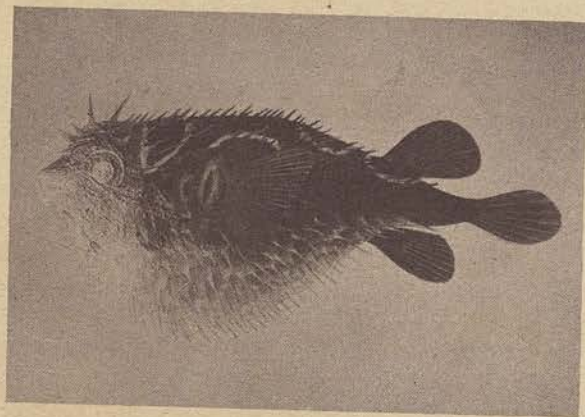
On sait — une communication très importante a été publiée autrefois à ce sujet — que l'Institut océanographique a accompli, au Cambodge, des travaux de grande utilité et de vaste envergure. Des études approfondies ont été faites, notamment sur les vitesses de croissance comparées des poissons de mêmes variétés vivant les uns dans le Tonle-Sap, les autres dans le Mékong. Ces études ont amené une découverte capitale : la croissance prodigieusement rapide des poissons du Tonle-Sap provient de la nourriture végétale spéciale qu'il trouvent sur les écorces de la forêt inondée. En détruisant la forêt quand les eaux sont basses, on diminue dangereusement le rendement ichthyologique du lac. Cette découverte a provoqué la promulga-

D'autres études ont été faites, au niveau des engins de pêche. Comme ils sont soumis à des taxes, leur connaissance insuffisante entraînait l'application de taxations très fantaisistes et de discussions sans fin. L'Institut a proposé une définition légale des engins de pêche, qui a été sanctionnée par ordonnance royale, ensuite de quoi d'autres ordonnances royales ont entière-



Pterois Russellii

Les Pterois sont cousins germains de notre Rascasse provençale



Diodon hystrix

Poisson à chair vénéneuse commun dans les coraux.

tion de diverses ordonnances royales destinées à protéger la forêt et à créer des réserves ichthyologiques.

Toute la faune du Tonle-Sap, grande richesse pour la colonie, a été minutieusement étudiée non seulement du point de vue de la croissance, qui offre, comme on sait, la précieuse particularité d'être exceptionnellement rapide, mais en ce qui concerne l'abondance des différentes variétés, leurs facultés reproductives les époques de migration, les qualités de la chair, sa richesse en huile, etc.,

ment réformé le système des taxes, dans un sens plus favorable à l'Etat et aussi plus juste.

L'Institut océanographique de Nha-trang, outre ses laboratoires, atelier de photographie, etc... est pourvu d'une usine complète pour essais. Là ont été faits des essais de séchage de poissons, à haute et à basse température, des expériences pratiques de broyage pour la fabrication des jus, pâtes et poudres de poisson. Si ces essais avaient pu être poursuivis avec une suffisante continuité, on serait arrivé à des résultats concrets, à l'élaboration de méthodes industrielles à base scientifique très intéressantes pour l'économie locale. Il est certain, en effet, que l'Annamite et le Cambodgien sont loin de tirer, du poisson qu'ils traitent, tout ce qu'il pourrait leur donner ; il y a de gros déchets inutilisés, et les produits mêmes ne sont pas obtenus au meilleur rendement. Malheureusement l'Institut, suffisamment pourvu en matériel, l'est beaucoup moins bien en personnel ; il y manque un chimiste.

Les recherches, certaines recherches se ressentent de cette absence d'un chimiste ; on a dû envoyer en France des choses à étudier. C'est ainsi que « La graisse de Ca Linh banh » a été envoyée à Monaco, et c'est un savant de l'Institut océanographique de Monaco, Henri Marcellet, qui a fait l'étude physico-chimique de la graisse extraite d'un poisson d'ici !

L'Institut océanographique de Nha-trang publie, sauf pendant la guerre, un rapport annuel ;

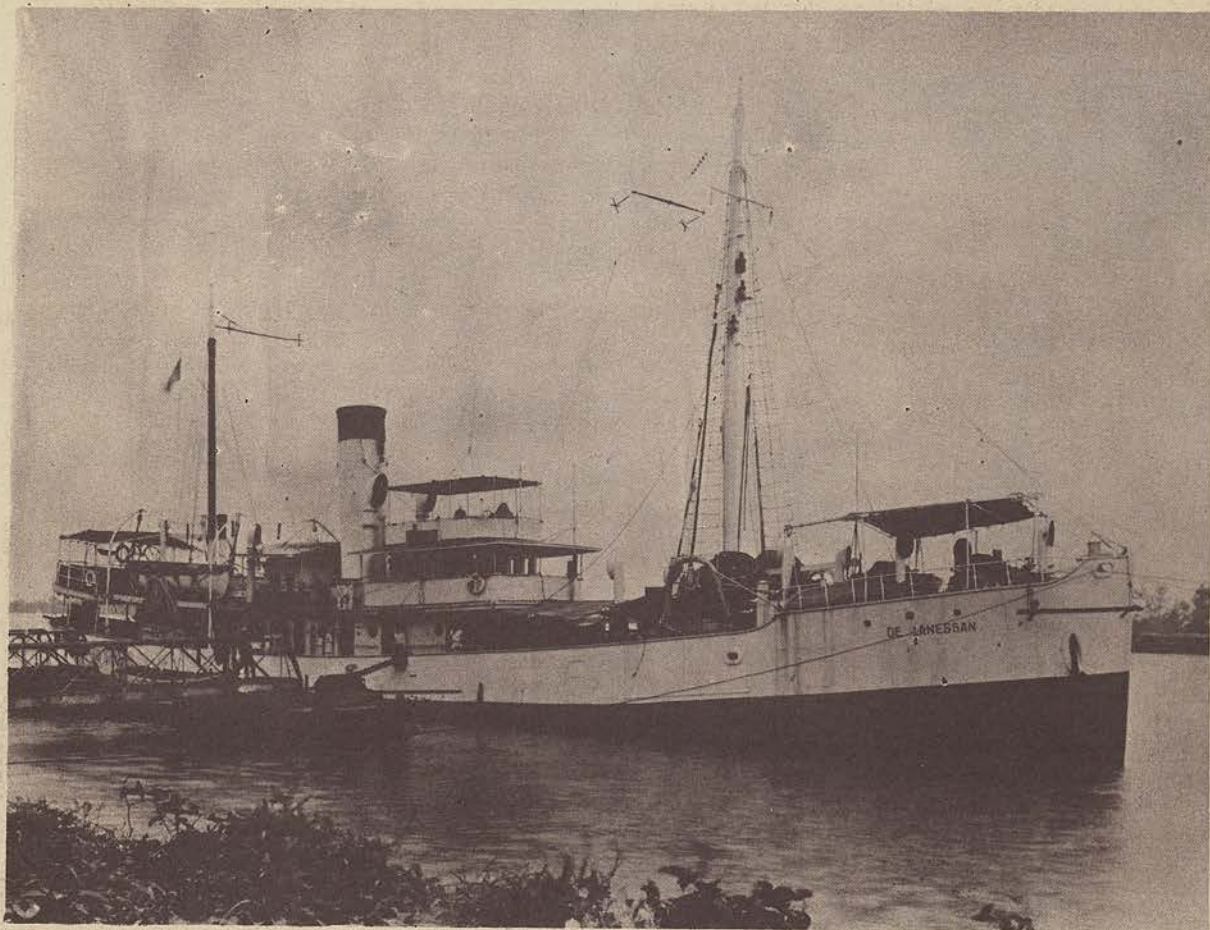
il reçoit des publications scientifiques du monde entier ; il a fait de nombreuses communications à l'Académie des Sciences. Ses travaux sur les pêcheries du Tonle-Sap ont donné lieu à l'édition d'un ouvrage documentaire considérable.

Une des récentes initiatives de l'Institut, pour n'avoir pas l'importance des travaux sur les pêcheries, n'en est pas moins intéressante : il s'agit du contrôle sanitaire ostréicole. Il fonctionne dès à présent en Annam et offre aux consommateurs d'huîtres une précieuse garantie. A l'heure actuelle deux ostréiculteurs vendent des huîtres provenant de parcs périodiquement contrôlés par l'Institut du point de vue sanitaire : M. Blanc, à Cua-tung et M. Anposta, à Bang-hoi. A Nha-trang même, M. Van Breuseghem a eu aussi l'estampille de l'Institut pour les huîtres de son parc, mais ce parc a été abîmé par la mer et la vente a cessé ; espérons que ce n'est que provisoire. On ne peut que souhaiter qu'un contrôle pareil soit opéré dans toute l'Indochine et que

la vente des huîtres ne provenant pas de parcs autorisés soit rigoureusement interdite partout.

Il me faut terminer cet article à la fois trop long et trop court. Trop long... pour la patience du lecteur, trop court pour le sujet traité. L'Institut océanographique de Nha-trang, loin d'être un organisme administratif inutile, où l'on ne s'occuperait que de choses d'agrément totalement superflues en ce moment, est au contraire le lieu de recherches, patientes, savantes certes mais à but essentiellement pratique, et les services qu'il a déjà rendus à l'Indochine, ceux qu'il lui rend aujourd'hui et qu'il lui rendra demain sont inestimables. S'il n'existait pas il faudrait le créer. Puisqu'il existe il faut à tout prix le conserver, et dès que ce sera possible adjoindre à son personnel un chimiste. L'Indochine n'y perdra rien, au contraire ! Il est des dépenses productives.

Paul MUNIER.

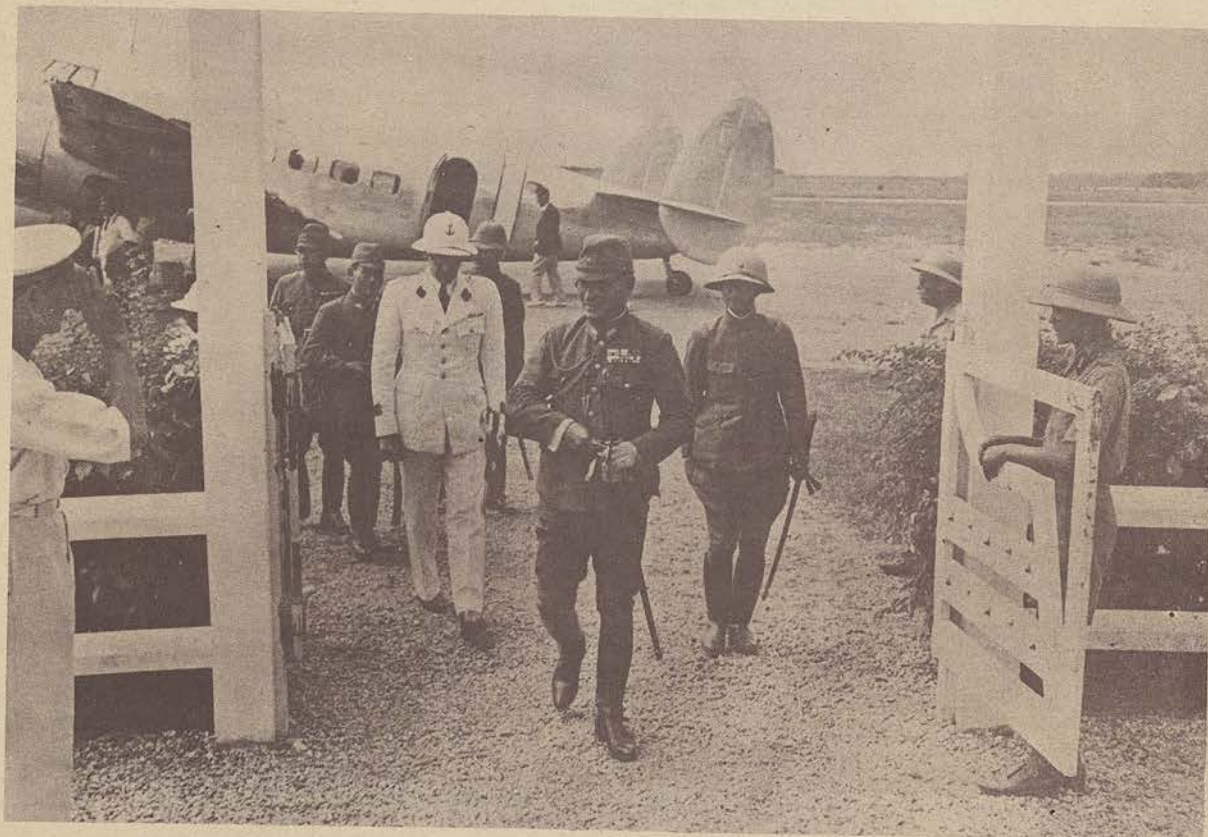


Le « De Lanessan », chalutier de l'Institut Océanographique.

L'Arrivée à Hanoi du Général Nishihara...



... et du Général Sumita



Le Général Nishihara et le Général Sumita

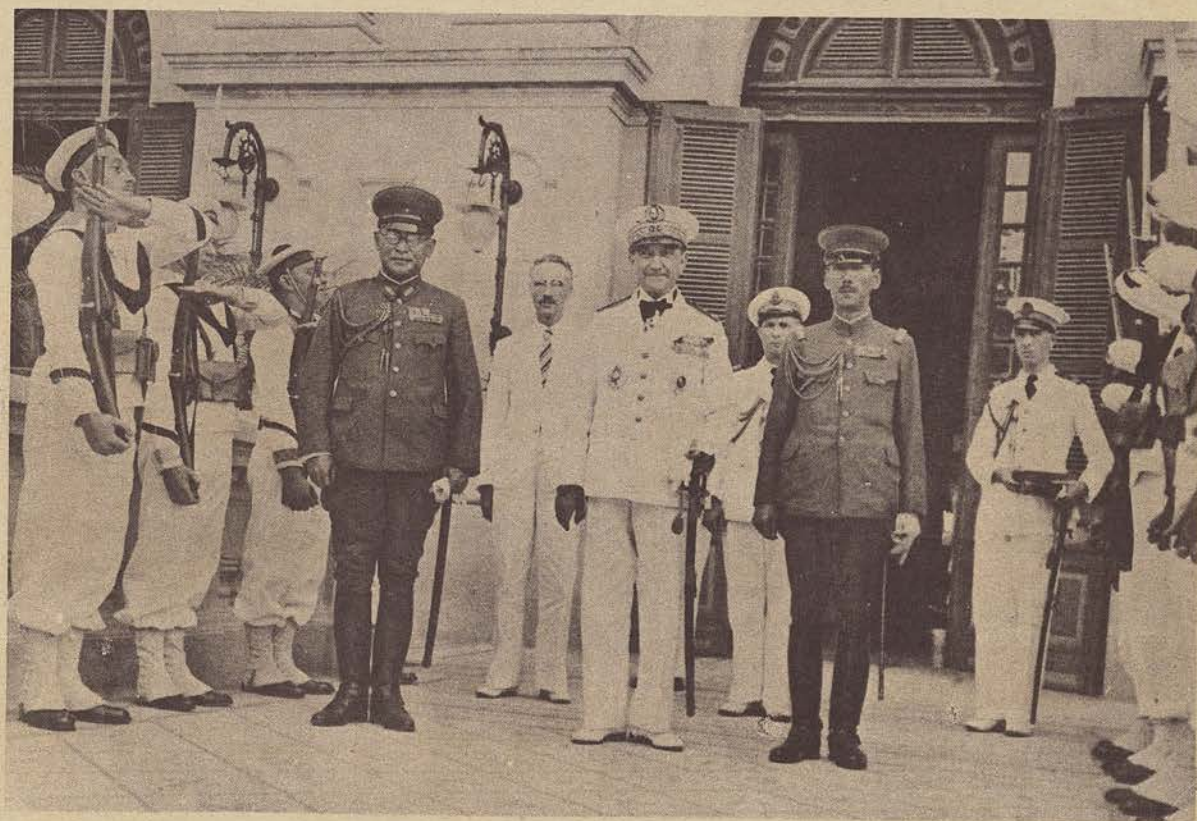


rendent visite à
l'Amiral Decoux,

qui remet au Général NISHIHARA
les insignes de Grand Officier
du Dragon d'Annam
(4 Octobre 1940)

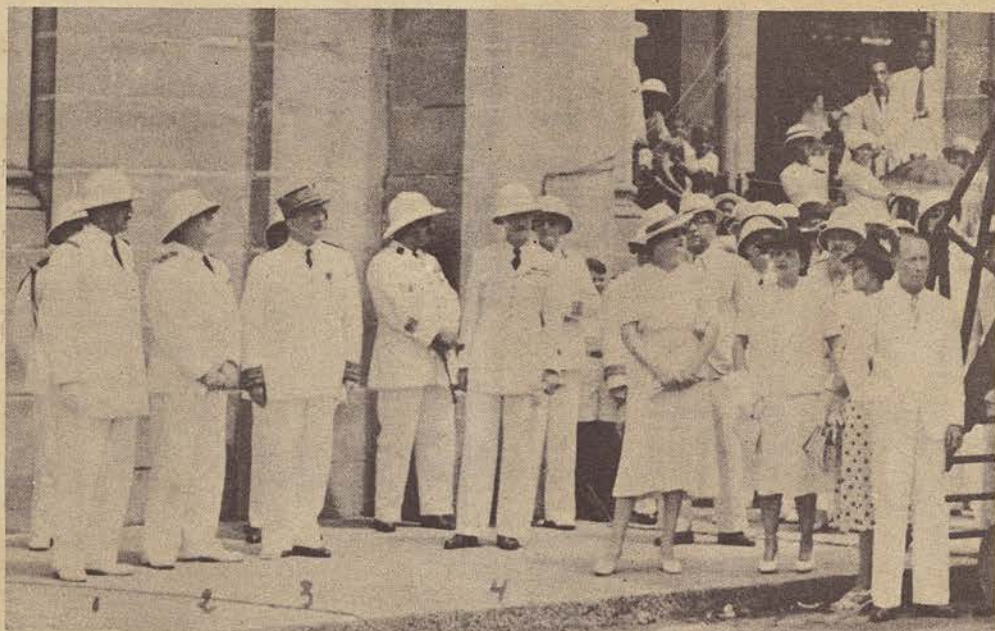
Ci-contre, de g. à dr. : l'Amiral DECOUX, le
Secrétaire Général DELSALLE, le Général
SUMITA.

Ci-dessous, de g. à dr. : le Général SUMITA
le Secrétaire Général DELSALLE, l'Amiral
DECOUX, le Capitaine de Frégate JOUAN,
Chef du Cabinet militaire, le Général
NISHIHARA, le lieutenant de vaisseau
CAZENAVE, Officier d'ordonnance.



COCHINCHINE

LA BÉNÉDICTION DES AUTOS-AMBULANCES OFFERTES PAR LA SOCIÉTÉ DES COURSES DE SAIGON



Ci-dessus : 1. Le Général DERENDINGER ; 2. l'Amiral TERRAUX ; 3. M. WEBER, Gouverneur de la Cochinchine ; 4. Le Colonel DE BOIBOISSEL.

Ci-dessous : Le R. P. SOULARD et, à droite, M. LORENZI, Président de la Société des Courses



COCHINCHINE

LES INONDATIONS DE BIEN-HOA

*Le Quai Doumer**La Route Coloniale N° 1 près de la Gare*

Les nouvelles lectures françaises

par JEAN SAUMONT.

On a récemment signalé, de Clermont-Ferrand, les tendances actuelles du lecteur français. Au vrai, nous pensons qu'au milieu des soucis et même des affres du moment, les appréhensions devant un hiver que les restrictions, sinon le ciel, rendront très dur, la grande masse des gens de France ne doit guère avoir le cœur à la lecture.

Toutefois, pour ceux qui ont la volonté de réagir, qui cherchent à s'évader quelques moments de l'obsession des jours et des mois, il est évident que la lecture est la distraction suprême.

Or que lire ? Retourner aux livres d'histoire, c'est-à-dire retremper son chagrin dans l'évocation des gloires passées ? Non ! Se reporter aux travaux des philosophes et des sociologues, autrement dit se replonger dans ce qui a causé tant de déceptions, et dont la pauvreté, voire le mensonge, a paru si éclatant à la rouge lueur des catastrophes ? Pas davantage !

On a souffert, on sait qu'on souffrira demain, on ignore la grandeur des espoirs permis, on se prépare à de longs efforts sans joie, à de dures épreuves sans certitude, on ne pense, si l'on a le temps de lire, qu'à demander au livre, après tant d'horreurs qu'on a vues, tant de désillusions qu'on a éprouvées, qu'un repos provisoire, un apaisement momentané, une passagère consolation.

Ce sont les raisons qui inclinent les gens à rechercher Charles Péguy et Paul Claudel ; l'un a un style pénible, l'autre est souvent abscons, mais leur inspiration à tous deux est nettement catholique, et leur œuvre est comme un havre de paix à ceux qui ont survécu à l'affreuse tourmente. Il y a aussi, de l'espérance dans ces écrivains, et de la sérénité. On en oublie, on veut oublier ce que l'un a de saccadé, de malaisé dans l'expression d'une pensée tendue, ce que l'autre a de cérébral même dans ses plus éthérées poésies.

La pénurie de nouvelles œuvres dans un pays tout bouleversé comme est notre malheureuse Patrie, porte aussi le lecteur vers les écrivains étrangers, surtout américains. Pourquoi ? Sans doute parce que l'Amérique apparaît, dans le ciel infernal de l'Europe, comme le seul grand pays ayant su et voulu se garder de la guerre et de ses maux ; aussi parce qu'en lui sont mis les derniers espoirs de millions de Français qui ne peuvent admettre que la déchéance de la France soit irrémédiable, qui ne peuvent concevoir que le monde la laissera à ses destins tels que les fixerait un vainqueur, et qui regardent vers l'Amérique, grande puissance dont l'aide morale et matérielle, directe ou indirecte, dort tout au moins la sympathie fidèle semble plus que rien d'autre pouvoir favoriser le redressement vaillamment entrepris dans la souffrance, dans un quasi-dénouement.

Et là on doit reconnaître avec joie que le lecteur français choisit à merveille. Les ouvrages qu'il demande le plus sont *La Mousson*, de Bromfield, œuvre magistrale où l'exotisme triomphe, mais un exotisme saisissant de vérité, d'humanité profonde ; aussi *Le patriote* de Pearl Buck, la géniale femme-auteur de *Vent d'Est*, *Vent d'Ouest*, de *La Terre chinoise* et de tant d'autres œuvres de tout premier plan ; enfin *Autant en emporte le vent* de Margaret Mitchell, ouvrage énorme non seulement par l'épaisseur du bouquin mais par la substance même, par la vérité des personnages, l'intensité de la vie cheminant de page à page.

Cet écho venu de France, comment ne nous aurait-il pas profondément ému ? Certes, nous sommes anxieux de connaître les souffrances de nos compatriotes et surtout quelles limites y seront apportées, aussi de savoir quand il nous sera possible d'y porter, selon nos moyens, remède. Mais il ne nous est pas indifférent d'apprendre qu'il n'ont pas perdu toute espérance, puisqu'ils lisent, et que leur goût français est resté pur.



Les typhons de la mer de Chine⁽¹⁾

Une fois prévenu de l'approche probable du météore, que reste-il à faire ?

Barricader les portes et fenêtres est la précaution élémentaire que tous s'empressent de prendre. Mais est-ce suffisant ?

A notre avis, il serait prudent tout d'abord d'évacuer la zone basse du littoral qui risquerait, lors de l'agitation violente de la mer, d'être balayée par le raz de marée.

D'autre part, si l'on est dans une habitation fragile, ce qui est fréquent, il serait prudent de chercher un refuge sûr dans une habitation solide.

En Nouvelle-Calédonie, aux Nouvelles-Hébrides, les toitures qui sont fort légères et généralement en tôle ondulée, sont haubanées solidement. C'est une mesure qui serait à recommander partout, car la toiture est la première chose à partir lors d'un cyclone, et c'est ensuite la dévastation certaine dans la maison.

Aux Antilles, de nombreuses habitations sont munies d'abris bétonnés dits « cases à vents » ; il serait souhaitable d'en avoir sur nos côtes. Des précautions seraient toutefois à prendre pour l'installation de ces abris, la disposition devant varier suivant l'emplacement de la maison et la topographie des lieux.

III

SERVICE D'AVERTISSEMENT DE TEMPÊTE

La prévision rationnelle du temps basée sur l'établissement des cartes synoptiques a comme origine l'enquête entreprise par l'Astronome français, Le Verrier dans le but d'étudier la tempête qui assaillit le 14 novembre 1854 les flottes française et anglaise de la Crimée.

A la suite de cette étude, en 1860, l'Observatoire de Paris commença à envoyer aux ports des dépêches donnant l'état du temps en divers points de l'Europe. Ce n'est qu'à partir de 1881 que le Bureau Central Météorologique fut organisé et chargé de la préparation de tempête. Le Bureau Central Météorologique fut remplacé en 1920 par l'Office National Météorologique, établissement bien organisé et doté de moyens rapides et modernes pour la diffusion des messages intéressant la navigation.

Pour les Mers de Chine, c'est à l'Observatoire des R. P. Jésuites de Zi-Ka-Wei, près de Shanghai, et à ses directeurs successifs : les R. R. P. P. Dechevrens, Chevalier, Froc, Lejay que l'on doit un système remarquable d'information aux navigateurs.

Le Service d'avertissement de tempête est organisé depuis 1882 par cet établissement pour la région de Shanghai. Des bulletins sur l'état de l'atmosphère et les prévisions pour le jour suivant furent tout d'abord envoyés régulièrement aux journaux. Puis un code conventionnel fut établi pour faire signaler par les sémaphores de la région l'existence des typhons, leurs positions, leur déplacement.

Ce sont les signaux de ce code qui, perfectionnés peu à peu, sont hissés depuis plus de 20 ans sur toutes les côtes de Chine et d'Indochine.

Leur simplicité a permis leur plein succès, et, de l'avis des navigateurs, ils peuvent être considérés comme les meilleurs signaux de tempête du monde.

★ ★

Si les navires au port et le long des côtes se trouvaient ainsi bien renseignés sur l'évolution d'un typhon, il n'en était plus de même pour le navire isolé en mer.

Il est facile de comprendre que, malgré la précision des observations faites à terre, les perturbations circulant en pleine mer restaient inconnues. Et les observations de stations côtières ne permettent pas de déterminer avec précision la position d'un centre dépressionnaire évoluant au large. Les directions des vents sur la côte sont d'ailleurs souvent faussées par des influences topographiques.

Il devenait donc indispensable, à mesure que la météorologie s'organisait à terre, de connaître le temps au large.

L'utilisation de la télégraphie sans fil devait permettre de faire appel au concours des navires et de faire faire un nouveau bond au système de protection et de sécurité de la navigation maritime.

L'Observatoire de Phu-liên et le Service Hydrographique des Etats-Unis furent les premiers instituts météorologiques qui demandèrent aux navires leur contribution pour la surveillance des typhons.

En 1921, une entente internationale créa un code uniforme, désigna des heures identiques

(1) Voir *Indochine* N°s 3 et 4.

pour l'expédition des messages météorologiques.

Aujourd'hui un navire qui circule loin des côtes peut communiquer avec la terre pour recevoir tous renseignements utiles des observatoires météorologiques.

Le principe général de l'organisation de ces liaisons de sécurité est le suivant :

Tout navire est muni d'un poste de T. S. F. émetteur-récepteur travaillant sur la longueur d'onde de 600 mètres. A des heures fixes pour une zone déterminée du globe, les radiotélégraphistes de bord sont à l'écoute. Sur les grands paquebots ces écoutes sont permanentes.

A terre existent des postes de T. S. F. dits postes côtiers où une veille dite de sécurité est faite en permanence également sur l'onde de 600 mètres.

Un avis de tempête est-il à émettre, aussitôt il est transmis à terre à l'intention de tous les sémaphores et usagers. En même temps, il est passé à ces postes de T. S. F. côtiers qui aussitôt le diffusent à tout instant. Le navire inquiet ou celui qui, au contraire, avance sans méfiance peut capter aussitôt le message et savoir dès cet instant ce qu'il a à faire pour éviter le danger.

En Indochine, il existe cinq postes de T. S. F. côtiers, ceux de : Fort-Bayard, Kiên-an, Tourane, Padaran, My-tho.

Grâce à une étroite collaboration entre le service des P. T. T., le Service Radioélectrique et le Service Météorologique, un avis de tempête dès sa rédaction est aussitôt transmis et diffusé sur toute la côte. Il faut au maximum une heure pour que les intéressés soient touchés de Fort-Bayard au Golfe du Siam.

L'Observatoire Central d'Indochine a émis ainsi au cours des dernières années une moyenne de :

- 123 avis de tempête par an,
- 98 en 1936 relatifs à 13 typhons,
- 113 en 1937 relatifs à 14 typhons,
- 159 en 1938 relatifs à 17 typhons.

Malgré les efforts de tous les Services Météorologiques et les moyens mis en œuvre pour la protection des navires en mer, des lacunes existent encore dans le système d'avertissement adopté.

Les textes officiels s'occupant de la sécurité de la navigation maritime disent bien que : « En présence d'une tempête tropicale, tout capitaine est tenu d'en informer les navires dans le voisinage ainsi que les autorités compétentes au premier point de la côte avec lequel il peut communiquer. » Malheureusement nombreux sont encore les navires qui ne se conforment pas à cette règle.

Malgré la constante préoccupation que donnent aux navires météorologiques, combien remarque-t-on encore d'indifférence à ce sujet !

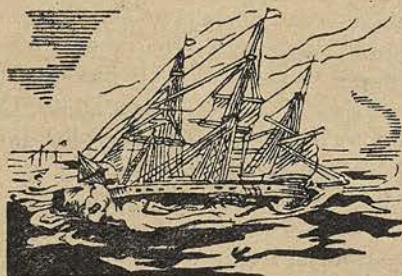
Tel navire est étonné de rencontrer un temps anormal, mais rarement il vient à l'idée de ceux qui le subissent de l'annoncer.

Tel autre qui reçoit un avis de beau temps cesse facilement pendant 24 heures toute écoute météorologique.

Les Compagnies de Navigation, les Capitaines de navires devraient non seulement faire suivre régulièrement les variations de temps annoncées par les Observatoires Météorologiques, mais ils devraient encore aider ces organismes en leur envoyant régulièrement des messages sur le temps qu'ils rencontrent. Combien serait plus sûre la navigation, combien serait facilitée la tâche du météorologiste !

Mais ces améliorations ne seront vraiment possibles que lorsque l'on aura augmenté le nombre des Radiotélégraphistes à bord. Sur la plupart des navires, en effet, il n'existe généralement qu'un seul officier radiotélégraphiste et l'on ne peut imposer à celui-ci une permanence de 24 heures à son poste, malgré le dévouement que l'on rencontre toujours en lui.

(A suivre.)



LA SEMAINE...

...EN INDOCHINE

Naturellement, ce sont encore les rapports Indochine-Japon qui tiennent la vedette. Mais, cette semaine, aucun fait sensationnel. Nous pouvons nous en féliciter : cela veut dire que, décidément, le parti de la bonne foi et de la sagesse, affermissant ses positions, l'a emporté sur celui de l'aventure.

Semaine de mise au point, d'adaptation.

Du côté de Haiphong, rien à signaler, sinon la correction et la belle tenue des troupes nippones qui y tiennent garnison.

Gia-lam est l'un des aérodromes que la convention militaire du 22 septembre a mis à la disposition de l'aviation japonaise : elle a commencé à s'y installer le 4.

Du côté de Langson aussi — mais avec plus de lenteur peut-être — les choses continuent à se normaliser. Tous nos blessés ont été évacués sur les formations sanitaires du delta, puis, à leur tour, les troupes françaises et indochinoises qui étaient retenues dans la place regagnent leurs cantonnements respectifs.

★★

La Mission japonaise s'est réinstallée à Hanoi, et le Général Sumita remplace à sa tête le Général Nishihara.

Le Général Nishihara, écrit à ce sujet la *Volonté Indochinoise*, était Directeur du Collège de l'Armée quand son Gouvernement le mit à la tête de la Mission qu'il envoyait en Indochine. Il ne devait tout d'abord rester à Hanoi que quelques semaines : il y demeura plusieurs mois. Car les négociations qu'il eut à y mener furent épineuses, laborieuses, délicates. Les questions qui s'y traitaient ne sont pas de celles qu'on puisse prendre à la légère.

Le Général Nishihara se montra, pour les Représentants de la France, un partenaire de grande classe, et singulièrement tenace... On ne saurait le lui reprocher : parlant au nom de son pays, il était dans son rôle. Ce qu'on se plaît unanimement à reconnaître, c'est que lui-même ne se départit jamais d'une extrême courtoisie. S'il put y avoir, au cours des pourparlers, tantôt un mot, tantôt un geste qui — comment dire ? — n'appartint pas au vocabulaire tradi-

tionnel de la diplomatie, en aucun cas le Général Nishihara n'en fut l'auteur.

Il se montra d'une parfaite loyauté. On connaissait déjà sa droiture ; elle apparut avec éclat pendant la tragique semaine. Les efforts qu'il accomplit, dans une position pénible et délicate, pour arrêter les initiatives de l'armée du Kouang-si et pour obtenir d'elle qu'elle respectât la foi des signatures, ne sont pas près de sortir de nos mémoires.

Sa tâche est aujourd'hui accomplie. Le Gouvernement de Tokio trouvera en lui un « conseiller technique » bien averti des questions indochinoises, et conscient des réalités indochinoises.

L'Amiral Decoux lui a remis les insignes de Grand Officier du Dragon d'Annam lorsqu'il vint au Gouvernement général, le 4 octobre, faire sa visite d'adieu, et présenter le Général Sumita, arrivé la veille à Gia-lam par avion.

Celui-ci, Directeur de l'Artillerie lourde, est loin d'être un inconnu pour les Français. Ancien de notre Ecole de Guerre, il s'y lia d'amitié, dit-on, avec le Commandant Thiébaud, aujourd'hui Attaché militaire de France à Tokio. Lui-même fut récemment Attaché militaire à Paris ; il est bien connu et fort estimé de toute la colonie française au Japon. Sa désignation est de bon augure pour l'avenir des relations nippon-indochinoises.

★★

Et maintenant ?

Maintenant, il s'agit de se mettre au travail dans le cadre de la situation nouvelle.

Certes, ce n'est pas sans étonnement qu'on rencontre tant d'uniformes japonais dans les rues de Haiphong (et quelques-uns aussi dans celles de Hanoi, depuis que la Mission s'y est réinstallée). Ce n'est pas sans étonnement aussi qu'on voit passer dans le ciel du delta — ce ciel qui prend justement ces jours-ci les douces teintes et la lumière française du merveilleux automne tonkinois — les avions marqués à l'emblème du Soleil Levant.

Mais aujourd'hui leur passage pacifique ne déclenche plus dans les centres les hurlements des sirènes...

N'apprécions pas ces faits de 1940 avec un esprit d'autrefois. Il y a quelques jours, M. Louis Vaucelle demandait dans la *Dépêche* qu'on lui précisât le sens des mots « ordre nouveau » dont il est vrai qu'il se fait actuellement par le monde

un usage massif : la chose, avouons-le, est peut-être difficile à définir ; mais ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'elle existe... Nous vivons une époque où le réalisme doit l'emporter sur les discussions verbales ; les vieux principes du droit international, tel que, naguère encore, on l'enseignait dans les écoles, devront, la paix venue, être revisés de fond en comble ; les juristes, économistes et sociologues auront alors du pain sur la planche. En attendant, considérons la réalité telle qu'elle est. C'est à ce prix seulement que la France et son Empire conserveront leur place sur la planète.

Les accords franco-japonais que nous voyons aujourd'hui s'exécuter en Indochine sont une chose entièrement nouvelle, et l'Indochine, par eux, s'engage dans une voie entièrement nouvelle. On nous annonce la venue très prochaine d'une sorte d'ambassade économique envoyée par Tokio, et qui aura pour tâche de compléter pour sa propre part les accords militaires déjà intervenus. La vie économique de l'Indochine, pays neuf, donc importateur, donc, par nécessité, exportateur, est étroitement liée à ses relations extérieures. Aussi le nouveau statut des rapports nippo-indochinois, fondés sur une amitié mutuelle et sur la reconnaissance de notre intégrité territoriale et de la souveraineté française, doit-il être désormais une des bases de notre activité.

... EN FRANCE

La composition de la Cour Martiale a été ainsi fixée, par décret :

Président : Général d'Armée Dufieux ;

Membres : Général d'Armée Huré, Contre-Amiral Godard, M. Meaux, délégué général adjoint à la Légion Française des Combattants et M. Albert Vaudremer ;

Commissaire du Gouvernement : Officier de Justice militaire Bourlois.

★★

La Cour Suprême de Justice, dont la compétence vient d'être étendue aux actes de corruption commis par des Ministres ou anciens Ministres ou leurs subordonnés immédiats, a entendu 53 témoins dont le Général Weygand, les Généraux Colson, George, Vuillemin, Blanchard, Mittelhauser, Frère, Héring, MM. Georges Bonnet, Frossard, anciens Ministres, Fernand Laurent, député, l'aviateur Détroyat, le constructeur d'avions Bréguet.

MM. Daladier, Guy La Chambre et le Général Gamelin ont été interrogés.

Ont été internés à Pellevoisin (Indre), M. Charles Pomaret, ancien Ministre, et M. Abraham Schrameck, également ancien Ministre.

Les biens de Maurice de Rotschild, de MM. Léon et Maurice Stern, David Weill, Edouard Jonas, Pierre Cot, M^{me} Geneviève Tabouis, Emile Buré, Henri de Kérillis, André Géraud dit Pertinax, Elie Bois, déchus de la nationalité française pour avoir quitté la France en juin dernier, sont mis sous séquestre.

★★

Le Gouvernement français a démenti les bruits selon lesquels la France se joindrait au pacte de Berlin. Les rapports de la France avec l'Allemagne et l'Italie sont réglés jusqu'à la signature de la paix par les armistices, dont les clauses sont connues.

★★

L'affaire de Dakar, qui s'est terminée par la retraite de la flotte anglaise et la totale perte de prestige du Général de Gaulle, a provoqué, par mesure de représailles, un violent bombardement de Gibraltar par les avions français ; les dégâts sont considérables. Le cuirassé *Renown* a été touché et a dû quitter le port.

★★

De nouveaux forages pétrolifères seront entrepris dans la zone voisine de Saint-Gaudens et de Saint-Girons, au Nord des Pyrénées, les expériences antérieures laissent espérer des résultats favorables la teneur en essence du pétrole trouvé est sensiblement supérieure à 20 % et le cracking pourra sûrement être appliqué au résidu. Il est impossible encore de préciser si la quantité répondra à la qualité.

★★

Tandis que l'Académie française venait de renouveler son bureau, choisissant comme directeur l'Amiral Lacaze et comme chancelier le Poète Abel Bonnard, les lettres françaises ont fait une perte importante en la personne de Robert Dieudonné, écrivain alerte et fécond. Il meurt à 61 ans.

Un autre écrivain, célèbre par sa vie, étrange et aventureuse, Alain Gerbaud, auteur de *A la poursuite du soleil*, a donné de ses nouvelles. Il vit à l'indigène, en Polynésie, dans l'île Boras. Il a passé pour un peu fou ; n'est-ce pas le dernier des sages ?

...EN EXTRÊME-ORIENT

Trois nouveaux ministres ont été nommés à Tokio : MM. Gotharo Ogawa, Ministre des Chemins de fer, Kiyoshi Akita, Ministre des Affaires d'outre-mer, Yusue Kanemitsu, Ministre du Bien-Être.

M. Ogawa est un leader du parti Minseito ; M. Akita un vétéran du parti Seiyukai, et M. Kanemitsu un membre influent du parti Seiyukai.

Le Prince Komin, Chef d'état-major général, a donné sa démission ; il occupait ce poste depuis neuf ans, et est âgé de soixante-quinze ans.

★★

Le service téléphonique Tokio-Kalgan a été inauguré le 1^{er} octobre.

Le service téléphonique entre les concessions britannique et italienne de Tien-tsin, interrompues depuis 1937, a repris le 2 octobre.

Le service aérien Tokio-Bangkok fonctionnera de nouveau régulièrement à dater du 15 octobre.

★★

Les inondations les plus terribles depuis 30 ans ont dévasté Shanghai et les environs.

Un ouragan et des averses formidables qui ont duré plus de 24 heures ont provoqué l'inondation de la ville pendant plusieurs heures, arrêtant les affaires de tous les magasins, dont les devantures ont été emportées par les flots.

On ignore encore le nombre de victimes.

★★

L'argent de la concession anglaise de Tien-tsin, objet de tant de discussions, a été dirigé sur Bombay, après qu'une valeur d'un million et demi de dollars en eut été retirée pour l'Œuvre de Secours du Nord de la Chine.

★★

Le grand poète hindou Rabindranath Tagore, âgé de 79 ans, serait très gravement malade.

...DANS LE MONDE

ANGLETERRE. — Les bombardements rétrogrades ont continué en Angleterre et en Alle-

magne, sans incliner les choses vers une décision prochaine.

L'Angleterre reçoit de plus en plus d'aide matérielle des Etats-Unis. Ainsi annonce-t-on l'arrivée, dans un port anglais, de la première flottille de destroyers américains transférée à l'Angleterre. Elle était escortée par un grand hydravion *Anson*, et est arrivée sans encombre, malgré les menaces allemandes.

En une nouvelle réunion, le Congrès des Trade-Unions a souligné la volonté du mouvement ouvrier de soutenir par tous les moyens l'effort de résistance de l'Angleterre.

L'Angleterre a signé un nouvel accord commercial avec la Turquie.

★★

ALLEMAGNE. — Le führer s'est rencontré au Brenner avec le duc. Cette entrevue est présentée comme faisant présumer des événements considérables à brève échéance. On ne donne aucun renseignement sur les conclusions de l'entrevue, mais on laisse entendre que l'Espagne sera entraînée dans la guerre, qui se déplacera en Afrique du Nord et peut-être dans les Balkans.

La frontière douanière et monétaire entre le Reich et le Protectorat de Bohême et Moravie a été abolie, sanctionnant ainsi l'annexion de ces pays au Reich allemand.

L'évacuation des enfants est envisagée à Berlin, dont les raids de la R. A. F. rendent le séjour dangereux. L'organisation du bien-être national-socialiste s'en occupe. L'évacuation n'est pas obligatoire.

★★

ETATS-UNIS. — La signature du pacte de Berlin ne semble pas avoir refroidi les Américains dans leur ardeur de réarmement, au contraire. Ainsi les effectifs des navires de guerre viennent-ils d'être renforcés par le rappel de nombreux marins. Quant à M. Wendell Wilkie, adversaire de M. Roosevelt à la Présidence, il a prononcé un violent discours contre le régime hitlérien.

★★

ESPAGNE. — Le voyage de M. Serrano Suner à Berlin et à Rome a mis l'Espagne en vedette sur la scène internationale. L'Axe compte visiblement entraîner ce pays dans la guerre, mais l'attitude espagnole reste réservée.

Le syndicat universitaire phalangiste a décidé de donner à ses membres une instruction aéronautique, afin que l'aviation espagnole ne manque pas de personnel entraîné.

On annonce, sans préciser, que le Conseil des Ministres a pris, le 28 septembre, des décisions importantes, de caractère militaire.

Le quatrième anniversaire de l'avènement au pouvoir du Général Franco a donné à celui-ci l'occasion d'une mesure d'apaisement et de clémence : les condamnés de peines de six à douze ans de prison pourront être libérés sous conditions.

M. Julian Besteiro, dernier Ministre des Affaires Etrangères de la République espagnole ne pourra pas profiter de cette mesure : il vient de mourir, en prison, à l'âge de soixante-dix ans.

★★

SUISSE. — « La situation économique et le ravitaillement de la Suisse donne quelques soucis au Gouvernement fédéral », déclara le conseiller Stampeli à l'inauguration de l'Exposition agricole de Lugans. « Les réserves diminuent et nous devons donc nous tourner largement vers la production nationale. Le mot d'ordre devra être pas un mètre carré de terre cultivable inutilisé. La raréfaction des réserves de matières premières et les entraves multiples apportées à nos exportations pourraient également faire apparaître dans un proche avenir le spectre du chômage général. Nous devons cependant, conclut-il, garder confiance dans la confédération, qui, après son histoire vieille bientôt de six siècles et demi saura faire face au changement le plus violent que le continent ait eu à subir. »

★★

TURQUIE. — La Turquie, impressionnée par la signature du pacte tripartite, songerait à resserrer ses liens avec la Russie soviétique.

L'attaque italienne en Egypte, la menace italienne sur la Grèce, inquiètent beaucoup Ankara. M. Ikmet Bayour, député et ancien Ministre, a déclaré que la Turquie désirait la paix mais qu'elle défendrait son indépendance jusqu'à la dernière goutte de son sang.

★★

EGYPTE. — Les autorités ont interdit l'expédition du coton destiné au Japon. Cette mesure n'est peut-être pas sans relation avec la signature du pacte tripartite.

★★

ROUMANIE. — M. Titeano, ancien Sous-Secrétaire d'Etat, et M. Tataresco, ancien Premier Ministre, ont été arrêtés.

YUGOSLAVIE. — M. Teleki, Ministre de l'Agriculture de Hongrie, se trouve actuellement en Yougoslavie. Il a été reçu en audience par le Prince Régent Paul et par M. Markovitch, Ministre des Affaires Etrangères de Yougoslavie.

★★

BULGARIE. — La quatrième et dernière zone de la Dobroudja cédée à la Bulgarie a été occupée, sans incidents, par les troupes bulgares le 1^{er} octobre.

La police perquisitionne dans les loges maçonniques bulgares, où de nombreuses arrestations ont été opérées.

★★

HOLLANDE. — Le fils de M. Deterding, roi du pétrole, est porté manquant depuis les dernières attaques aériennes allemandes.

★★

NORVEGE. — Le Conseil, réuni à Londres par le roi Haakon, a protesté contre les décisions administratives et politiques du gauleiter allemand de Norvège, M. Terboven.

★★

ITALIE. — L'armée du Salut créée en Italie par les Anglais a été dissoute.

Le chef de la police de Rome a donné vendredi l'ordre de confisquer les biens de cette organisation.

★★

FINLANDE. — L'U. R. S. S. et la Finlande ont signé un traité relatif à la démilitarisation et à la neutralité des Iles Aaland sur la base de la convention de 1921.

LA VIE INDOCHINOISE

Naissances.

ANNAM

— RENÉE-AMÉLIE-MARIE, fille de M^{me} et M. Georges Joseph Rit, Ingénieur-adjoint des Services Agricoles.

COCHINCHINE

— FRANCE-MARIE, fille de M^{me} et du Docteur Blanc, Médecin-lieutenant au Cap Saint-Jacques.

— ALAIN, fils de M^{me} du Docteur Louis Bui, Chef de Pavillon des Tuberculeux à l'Hôpital Bonnaire (Cholon).

— GÉRARD-ANDRÉ, fils de M^{me} et M. Eugène Pierre, Adjudant-aviateur (Bienhoa).

— SIMONE-JOSETTE-MICHELLE, fille de M^{me} et M. Etienne Bélardy, Contre-maître des Chemins de fer de l'Indochine.

TONKIN

— EVELYNE-MONIQUE-JEANNE, fille de M^{me} et M. Olivier Guichet, Sous-brigadier des Douanes et Régies.

— FRANÇOIS-VICTOR-JEAN-JOSEPH, fils de M^{me} et M. Jean Chabas, Professeur à l'Ecole de Droit (27 septembre 1940).

— DENISE-FRANÇOISE, fille de M. Théodore-Baptiste Prat, Brigadier-chef d'Artillerie (27 septembre 1940, Haiphong).

— CHRISTIAN-ALAIN, fils de M^{me} et M. Ainé-Jean Bret, Mairie Haiphong (29 septembre 1940).

— MAX-AUGUSTE, fils de M^{me} et M. Flavien Raymond, Maréchal des logis d'Artillerie coloniale (1^{er} octobre 1940).

— MICHEL, fils de M^{me} et M. Joseph Tanguy, Adjudant-chef (2 octobre 1940).

— ANDRÉ-PHILIPPE, fils de M^{me} et du Docteur Truong-tan-Trung (3 octobre 1940).

— CLAUDIN-FRANCE, fils de M^{me} et du Capitaine Hugues Henri-Joseph Héritier (3 octobre 1940).

— DANIELLE-PAULETTE-ANDRÉE, fille de M^{me} et M. François Malleret, Sergent (3 octobre 1940).

— SIMONE-THÉRÈSE-MARGUERITE, fille de M. René-Paul Lafon, Contrôleur des Douanes et Régies (3 octobre 1940).

— ALAIN-DANIEL, fils de M^{me} et M. Marcel-Noël Marcellesi, Brigadier des Douanes et Régies (3 octobre 1940).

— ROSY, fille de M^{me} et M. Robert-France-Marie Le Mercier, Chef d'équipe des P. T. T. (4 octobre 1940).

— NOELLE, fille de M^{me} et M. André Paul, Spécialiste en métallurgie (4 octobre 1940).

Fiancailles.

COCHINCHINE

— HENRI FAUVEL, Scout routier, avec M^{lle} FLORENCE (Guide de France), fille de M^{me} et M. Rheims F. Lazaro.

Prochains mariages.

COCHINCHINE

— M. PASCAL AUGÉLINI, Ingénieur des T. P., avec M^{lle} BERTHE-DENISE BEAUGENDRE.

— M. RENÉ DUCHATEAU, Négociant à Saigon, avec M^{lle} LUCIENNE BLANCHARD.

TONKIN

— M. GEORGES-LÉON-PIERRE PISIER, Administrateur-adjoint des S. C., avec M^{lle} PAULE-MARIE-BLANCHE CAUCANAS à Haiphong.

Décès.

ANNAM

— M^{me} CHARLES GUILLOT, mère de M. Roger Guillot, à Dalat (28 septembre 1940).

CAMBODGE

— S. E. le Prince ROTTANA, de la famille royale de S. M. Monivong (30 septembre 1940).

COCHINCHINE

— M^e HO-VINH-TRONG, Avocat stagiaire à la Cour d'Appel de Saigon (25 septembre 1940).

— M. EMILE-MARCEL MARTIN, Brigadier-chef au 5^e R. I. C. (26 septembre 1940, Saigon).

— M. LOUIS DAVANT, Lieutenant au 11^e R. I. C. à Saigon (28 septembre 1940).

TONKIN

— M. WERNER, Légion étrangère (27 septembre 1940).

— M^{me} PHAM-VAN-TIÊN, belle-mère de M. Trinh-ba-Bich, Chef de bureau à la Direction des Finances (28 septembre 1940).

— M. le Lieutenant DUBULLE (28 septembre 1940, Hôpital de Lanessan, Hanoi).

— M. MARIUS BAUDON, de la Société Cotonnière du Tonkin à Namdinh (29 septembre 1940).

— M. CHARLES LÉONARDI, Président de Chambre à la Cour d'Appel de Hanoi (6 octobre 1940).

Agriculture.

Cocotiers de Cochinchine

Brève mais intéressante et précise monographie de M. Phan-khac-Suu dans le numéro du 28 septembre de *l'Indochine nouvelle*.

Le cocotier, qui demande pour réussir un climat chaud et humide, trouve sa terre de prédilection en Cochinchine, qui, à elle seule, contient les deux tiers de la superficie totale cultivée en Indochine. Le cocotier pousse dans toutes les terres ; il exige cependant un sol bien drainé, ce qui rend nécessaire, dans certaines terres lourdes, l'établissement de tout un système de drainage.

La production moyenne de la Cochinchine en coprah est de 21.000 tonnes ; ses exportations, de 18.000 tonnes ; il faut de 6.000 à 7.000 noix pour une tonne de coprah, chaque cocotier produisant en moyenne 35 noix par an, et pouvant en donner jusqu'à 100 dans les meilleures conditions.

M.-V. L.

A Saigon.

A LA CATHÉDRALE

Bénédiction des autos sanitaires

On sait que la Société des Courses, grâce à une heureuse initiative de son Comité que dirige avec tant de doigté M. Lorenzi, avait offert à la Fraternité de Guerre Franco-Indochinoise douze ambulances destinées aux diverses capitales des pays de l'Union.

Deux de ces voitures sanitaires ont déjà rejoint le Tonkin. Huit autres ont été bénies hier par le R. P. Souillard tandis que les deux autres sont en voie d'achèvement.

La bénédiction a eu lieu le matin place Pigneau-de-Béhaine en présence de toutes les personnalités marquantes de la colonie alors que les troupes rendaient les honneurs, ce qui augmenta encore l'atmosphère de solennité de cette cérémonie, laquelle eut lieu à 10 heures et quart, tout de suite après la grande messe.

La cérémonie.

C'est à 10 heures moins le quart, sous un soleil rendu particulièrement torride en raison du temps orageux, que les huit « Viva Grand Sport » carrossées en voitures sanitaires et conduites par des militaires vont se ranger face à la Cathédrale.

Quelques instants plus tard, viennent se placer de chaque côté des détachements du 11^e R. I. C. et des fusiliers-marins. Plusieurs scouts vont ensuite se placer près de l'estrade sur laquelle M. Lorenzi doit prononcer son discours.

A 10 heures précises, les membres du Comité des Courses arrivent avec le Maire. On peut remarquer la

présence de MM. Leroy, Ordioni qui, à peine remis de sa blessure à la jambe, s'appuie sur une canne, Leguyader, Bui-duy-Tuyên, Nguyễn-van-Thinh, Angéli, Valin.

Peu après, la foule augmente. Il y a là de nombreuses notabilités civiles et militaires, telles que les Colonels Natte commandant du 11^e R. I. C., André commandant du R. T. A., le médecin-colonel Alain, le R. P. Escalère aumônier de la marine, le Docteur Lebon, MM. Courtinat, Boudieu, Arnoux Chef des Services de Police et de Sûreté, Bœuf Conseiller Municipal, Montandon, etc..., etc...

A 10 h. 10, un commandement jaillit : « Garde-à-vous » ! Les troupes se figent : C'est le Général de Boisboissel et Madame qui arrivent dans leur auto.

Enfin, cinq minutes plus tard, les clairons sonnent *Aux Champs* : la voiture battant pavillon du Gouverneur de la Cochinchine surgit, tout de suite suivie de celle du Général commandant la D. C. C. L'Amiral Terraux arrive également, M^{mes} Veber et Derendinger sont présentes.

Une vibrante Marseillaise fige tout le monde au garde-à-vous, après quoi le R. P. Soullard, provicaire, assisté de deux enfants de cœur, asperge les huit voitures d'eau bénite pendant que la fanfare joue *Jeanne la Lorraine*.

Le Gouverneur de la Cochinchine inspecte à son tour les belles voitures puis M. Lorenzi monte sur l'estrade et prononce le discours que voici :

MONSIEUR LE GOUVERNEUR,

EXCELLENCE,

MESSIEURS,

La Société des Courses de Saïgon que j'ai l'honneur de présider a toujours considéré qu'une mission d'humanité lui était dévolue en même temps que le soin de régir un sport dont on connaît la popularité.

Monsieur le Gouverneur,

J'ai l'honneur de vous remettre, au nom de la Société des Courses, les huit ambulances que M. le Supérieur vient de bénir. En les offrant à M. l'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, qui vous a prié de les recevoir ce matin en son nom, nous avons voulu affirmer une fois encore un souci qui jamais ne se sépare de notre activité sportive.

Aider, secourir, ces deux mots, ces deux tâches qui font partie intégrante de notre existence normale, prennent, à la lumière des événements que la France et l'Indochine viennent de traverser, une signification plus haute, plus impérative encore, s'il est possible.

Dès le début de la présente guerre, alors que la France entière était dressée pour sa défense, nous avons compris qu'il n'y aurait pas de dévouements, d'efforts à ménager pour lui venir en aide. A l'Indochine incombait, dans la lutte qui s'ouvrait, une grande part, faite de travail, de production, de secours dans la pleine mesure de ses moyens.

Elle n'a pas failli à ce devoir sacré et nous avons été heureux d'ajouter notre effort à ceux des autres dans le domaine de la Fraternité de Guerre qui englobait toutes les initiatives.

Puis, nous avons pensé aussi que nulle misère flagrante n'était supportable partout où flottent nos trois couleurs.

C'est pourquoi nous nous sommes tournés un instant vers ce pays où tant des nôtres peinent durement pour que ces peuples sentent et reconnaissent la passion maternelle de la France.

Malgré les sacrifices financiers, il se trouvait encore certaines difficultés, certaines lenteurs, lorsqu'ils s'agissait, dans les provinces, du Nord au Sud de l'Indochine, de porter secours aux malades ou blessés, de les évacuer vers les centres médicaux où ils recevraient les soins nécessaires.

Guidés par cette pensée, nous avons décidé de faire construire, avec un léger concours de la Fraternité de Guerre Franco-Indochinoise alors en activité, douze voitures ambulances dont les huit premières achevées sont devant vous.

Monsieur le Gouverneur,

Lorsque l'Autorité Militaire qui va les contrôler au début de leur carrière les remettra aux autorités civiles, ces ambulances, suivant les instructions de M. l'Amiral Decoux, s'en iront vers les capitales des pays de l'Union.

Elles apporteront aux Services de Santé à qui elles sont destinées un remarquable appoint à leur matériel de transport sanitaire rapide. Ces ambulances, nous faisons le vœu qu'elles témoignent, au Tonkin, en Annam, au Cambodge, au Laos, en Cochinchine, de notre constant souci de soulager les misères humaines, de secourir les malades et les blessés.

C'est dans cet esprit que je vous prie, Monsieur le Gouverneur, d'exprimer notre reconnaissance à M. l'Amiral Decoux d'avoir bien voulu vous déléguer pour le représenter ici et accepter vous-même nos remerciements pour l'honneur que vous nous faites en présidant cette cérémonie.

Nos remerciements vont également à Son Excellence, à MM. les Généraux, à M. l'Amiral commandant la Marine, à tous ceux qui sont venus ce matin joindre leur muette et sincère prière à celles qu'a prononcées M. le Supérieur de la Mission, le Très Révérend Père Soullard.

Aider, secourir... A l'heure où tous les Français, ceux de la Métropole et ceux des Colonies, lèvent gravement leurs yeux vers le Maréchal Pétain, l'illustre soldat qui a entrepris le relèvement de notre chère Patrie, nous sommes heureux d'avoir pu, dans le cadre de notre activité, répondre : Présent ! à l'appel des bonnes volontés.

Puisse la France, Messieurs, dans ce domaine de la charité et de l'amour de l'humain que nous honorons aujourd'hui, continuer son magnifique rayonnement dans le monde. C'est le vœu que je forme de toute mon âme, en vous remettant ces ambulances, messagères de notre désir d'être utiles.

Les applaudissements crépitent, puis le Gouverneur, après avoir serré la main à tout le monde, se retire ; il est 10 h. 30.

Disons pour terminer que ces autos-sanitaires seront remises par les autorités militaires à la Direction du Service de Santé qui les répartira entre les différentes capitales des pays de l'Union.

(La Dépêche).

On devrait mieux choisir les gens

ROMAN (suite) ⁽¹⁾

par PAUL MUNIER

IV

Ils se débattent dans le feu des passions et se noient dans le fleuve de l'amour.

TRAN-THAI-TON.

Quand je rentrai chez moi, pressé de revoir Nelly, de prendre dans mes bras cette victime à qui j'apportais une tendresse née de mon indignation et de ma pitié, je fus accueilli comme je ne pouvais, certes, m'y attendre. Nelly ne m'aimait pas, en pouvait pas m'aimer ; la misère seule l'avait poussée vers moi et si, plus tard, une espèce d'affection enroba ses sentiments à mon égard, l'habitude y fut pour beaucoup. A mon retour de Cho-phong, il n'y avait pas encore d'habitude entre nous. Or, Nelly ne m'aimant pas se révéla jalouse, instinctivement, obstinément, sottement. Ce voyage que j'avais fait dans une pensée qu'elle emplissait exclusivement, elle me le reprocha comme une fugue ! J'eus beau dire, raconter, elle n'entendait rien : j'étais allé voir une con-gaï, une « poule » ! et plus elle s'obstinait, plus elle s'exaltait aussi, si bien que je dus fuir, positivement fuir, pour que mon énervement ne risquât pas d'achever cette scène grotesque par de la violence.

Exaspéré, j'allai à l'hôtel, où j'eus la chance de ne pas rencontrer madame Sœur. Machinalement, tout en remâchant ma déconvenue, tout en prenant des résolutions que je ne devais, d'ailleurs, pas tenir, je bus une boisson glacée, puis une autre. Plus calme, mais gardant rancune à Nelly, je rentrai à la maison. Point de femme ! Loin de me soulager, cette absence m'irrita : elle me privait de pouvoir lâcher ces phrases dures que j'imaginai depuis une heure et qui m'eussent, il me semblait, apaisé ! Je me couchai quoiqu'il ne fût pas encore nuit. Mais bientôt mes nerfs surexcités firent mauvais ménage avec mes deux apéritifs ; après un assoupissement passager, je dus, fébrile, couvert de sueur, incapable d'appeler mon boy, me lever, tout étourdi, restituer péniblement, me recoucher, me relever encore... J'étais abominablement malade ; les instants de répit s'emplissaient d'une amertume machinale, d'une rancune puérile contre Nelly dont l'absence me laissait ainsi, désarmé... et soudain, tandis que les nausées

me tordaient à nouveau l'estomac, je sentis une main qui tapotait mon dos nu ; une serviette m'épongea ; de l'eau de Cologne rafraîchit ma figure ; comme un enfant, je me vis coucher, border, dorloter... Nelly, le regard très humble et très doux, gagnait son pardon !

Le lendemain nous pûmes, en toute amitié, parler de mon voyage. Puis je questionnai à mon tour : qu'avait-elle fait pendant mon absence ? Que s'était-il passé ? Avec son air ennuyé, elle répondait comme toujours, en phrases incomplètes, mais j'avais l'impression qu'elle ne cachait rien et ne mentait pas. J'avoue qu'à ce moment déjà il m'eût été désagréable d'apprendre d'elle ou de surprendre en elle quelque chose peu nette.

Plard était venu me demander plusieurs fois. Cela lui était arrivé avant que Nelly fût à la maison, et je n'avais aucune raison de prendre ombrage de ses visites ; au surplus je le soupçonnais d'être un peu amoureux de la mélancolique M^{me} Croixmiellée. De temps à autre, la neurasthénie poussait vers moi ce garçon honnête et bon, mais bizarre, et il me contait ses petits malheurs, ses démêlés avec son chef, Croixmiellée, qui s'amusait à faire souffrir ce faible par toutes sortes de petites brimades. Rien de bien grave ; je le consolais... et j'avais passé une heure !

Il revint, le jour même. Je vois encore sa figure mince, tourmentée, avec de beaux yeux bleus que cernait inquiétante fatigue ; pour la première fois l'histoire lamentable de Nelly avait-elle ouvert en moi la source des apitoiements ? Je fis attention à lui et j'eus le cœur serré : je présentais tout à coup qu'une grande détresse, et non pas des enfantillages ravageait ces traits jeunes, qui auraient dû rire, insouciant.

Je l'emmenai vers la mer. L'eau était très basse et nous pouvions marcher sur le sable dur, noirâtre. Comme à chaque marée, des millions de crabes minuscules revêtaient la plage d'arabesques et d'étoiles, en creusant leur trou et en ramenant à la surface des petites boules de sable bien rondes, bien nettes, qu'ils alignaient consciencieusement. Devant nos pas, les bestioles fuyaient rapidement, de guingois, et disparaissaient, comme des idées. Sans échanger vingt paroles, nous arrivâmes, en flânant, aux rochers qui n'égrènent en un long triangle pointé

(1) Voir Indochine nos 1, 2, 3 et 4.

vers le large et séparent en deux la grande plage de Do-son. Nous nous assîmes, l'un en face de l'autre, sur des pierres.

— Eh bien ! Plard, qu'y a-t-il donc ?

— Ah ! Monsieur ! Si vous pouviez savoir !... il s'arrêta, gêné, regarda la mer, regarda ses pieds...

— Hé ! mon vieux ! je saurai si vous le voulez bien !... sans répondre, il traçait des lignes incohérentes sur le sable, avec une brindille. J'attendis quelques secondes puis, comme la patience n'est pas mon fort :

— Au fait, fis-je, ne croyez pas que je veuille savoir. Vous êtes venu me voir, sans doute pour me dire quelque chose. Ne dites rien si vous avez changé d'avis, nous n'en serons pas moins bons amis pour cela !...

J'avais trahi un peu de nervosité. Cela le décida.

— Oh ! ne vous fâchez pas !... C'est si difficile à dire ! Vous allez me prendre pour un fou... Pourtant, j'en suis sûr, il veut la faire mourir !...

— Hein ? Qui ça ?

— Croixmiellée ! Il veut faire mourir sa femme !...

Il avait crié, comme un enfant qui a colère et chagrin, et je voyais sa figure se contracter, sous l'effort de sanglots qu'il retenait !

J'étais ahuri, inquiet aussi. Il fallait faire taire ce bavard !

— Mon bon Plard, fis-je, il n'est pas permis de dire des choses pareilles sans prouver. Avez-vous des preuves ? Avez-vous vu des manœuvres suspectes ? Des armes ? Du poison ?... Non ?... Alors taisez-vous, croyez-moi, ou bien vous vous couvrirez de ridicule, si vous ne vous attirez pas de graves ennuis !... et je me levai. Mais il me regarda avec une telle détresse que mon commencement d'humeur tomba. Je n'avais plus le courage de l'abandonner. Je me rassis. Alors, la tête dans les mains, il se mit à sangloter. J'étais partagé entre la colère, la pitié et l'envie de rire. Qu'un homme peut être à la fois touchant, énervant et bête, quand il est amoureux ! Il fallait secouer celui-là qui, jeune et libre, n'avait vraiment pas d'excuse !

— Plard, lui dis-je, vous êtes grotesque, mon ami ! A votre âge c'est impardonnable. Et vous n'êtes même pas très délicat ; pourquoi vous occuper de la femme du prochain ? Ou alors, si le scrupule ne vous étouffe pas, allez jusqu'au bout : couchez avec elle, enlevez-la, que sais-je !...

Il se redressa, cinglé.

— Vous êtes dur !

— Et vous êtes nigaud ! La femme vous plaît

trop, le mari pas assez ; c'est bien simple : allez vous-en !

Il resta un moment sans répondre. Puis, lentement, humblement, il me dit :

— C'est bien simple, vous avez raison, mais voilà : je ne peux pas !... Je ne peux pas... il me semble que ma présence la protège un peu... et loin d'ici je ne vivrais plus... et puis j'ai besoin de sa présence, à elle, qui m'affole pourtant... si vous pouviez savoir !...

— Mais mon cher, vous nagez en pleine imagination ! Ces dangers, cet amour... laissez-m'en rire et vous dire qu'avant longtemps vous en rirez vous-mêmes ! Quel romantique vous faites ? Pas à la page, vous savez ! amusez-vous un peu, que diable ! et vous penserez moins à vous consumer ! Les femmes ne manquent pas ici ; prenez les jaunes, en attendant la saison qui vous permettra d'essayer les blanches, si le cœur vous en dit !

Il soupira, se prit la tête à deux mains puis, les coudes aux genoux, un sourire amer à la bouche, répondit :

— Que vous comprenez mal !... C'est ma faute, d'ailleurs ; me suis-je fait connaître ? J'ai commencé... tant pis ! il faut continuer !... vous allez voir !... pas bien beau !... Les femmes ? Ah ! mon pauvre monsieur ! pensez donc ! j'en aime une, que je ne possède pas, et je m'acharne à posséder les autres ! C'est une rage ! Toutes, toutes celles d'ici, toutes celles qu'on peut avoir y ont passé ! J'en ai le dégoût d'avance et j'y retourne ! Est-ce le climat ? Est-ce mon idée fixe ? Je ne sais mais pas un soir ne me laisse en repos. Cette fureur n'est jamais assouvie, elle m'épuise, elle me ruine, elle m'avilit ; je perds toute pudeur, toute prudence ; un jour je me ferai pincer, ou assommer... Ce n'est pas tout, vous riez de mon imagination, vous ne riez pas de ma honte.

Et le voilà qui se lance dans un récit hésitant et rageur de laides et tristes débauches. Il avait besoin de s'accuser, il y mettait de l'acharnement, il y revenait, il insistait, me montrant, avec une sombre rancune contre lui-même, jusqu'où il était tombé.

Il s'arrêta, n'en pouvant plus ! Il m'avait bouleversé. Son amertume immense, sa difficile et poignante confession me laissaient deviner sa désolation et qu'il n'avait pas l'âme vile, qu'il n'était pas vraiment corrompu, mais malade, dévoyé par l'imagination et les sens. D'autres lieux, d'autres circonstances, et il eût fait, il ferait sans doute un homme normal, moins mauvais que beaucoup.

PAUL MUNIER

(A suivre.)

LES BONNES RECETTES

CROMESQUIS D'AMOURETTES A LA FRANÇAISE.

— Préparer un salpicon d'amourettes, champignons et truffes, lié à la sauce Parisienne réduite, selon les proportions. Diviser l'appareil en partie du poids de 75 grammes, et les façonner en rectangles.

Au moment de servir, les tremper dans une pâte à frire légère ; les traiter à grande friture chaude, et les dresser sur serviette avec persil frit.

— Servir à part une sauce Périgueux, Fines herbes, ou autre.

CERVELLE AU BEURRE NOIR. — Escaloper les cervelles, les dresser en turban sur un plat rond et disposer au milieu les amourettes tronçonnées.

Assaisonner de sel et de poivre ; couvrir avec 150 grammes de beurre noir, additionné de 25 grammes de feuilles de persil jetées dans le beurre au dernier moment ; compléter par un filet de vinaigre passé dans la poêle brûlante.

SELLE DE VEAU TOSCA. — Braiser la Selle et la préparer.

Emplir presque entièrement la cavité de macaroni, blanchi, coupé en petits tronçons, lié à la crème et additionné d'une forte julienne de truffe.

Reformer les filets sur cette garniture, en masquant les

escalopes de sauce Béchamel soubisée, et en les intercalant de lames de truffe. Les filets ainsi reformés se trouvent donc être surélevés de chaque côté de l'os de l'échine.

Napper la surface de sauce Béchamel soubisée et glacer vivement.

— Servir à part le fonds de braisage, dégraissé, réduit et passé.

TETE DE VEAU A L'ANGLAISE. — Cuire la tête entière ou par moitié dans un blanc léger, sans être dessossée.

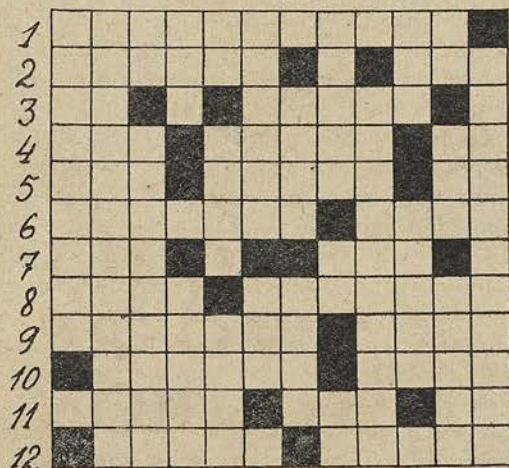
Dresser sur serviette et servir en même temps : 1° un morceau de lard bouilli ; 2° une sauce Persil.

POITRINE DE MOUTON A LA BERGERE. — Braiser la poitrine ; la désosser et la refroidir sous presse. La détailler ensuite en losange du poids moyen de 80 grammes ; paner ceux-ci à l'anglaise avec de la mie de pain mélangée de moitié champignons crus, hachés finement et fortement pressés ; arroser de beurre fondu et griller doucement.

Dresser en turban ; disposer au milieu un bouquet de pommes pailles, taillées très longues et sortant de la friture. Envoyer à part une sauce Duxelles aux mousserons ou aux morilles

MOTS CROISÉS N° 4

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12



Horizontalement.

1. — Sac de Fantassins.
2. — Couleur — Parente.
3. — Article — Ville de Prusse.
4. — Victime de sa curiosité — Cercle — Conjonction.
5. — En caque — Chose très agréable dans un milieu qui ne l'est pas — Point de ralliement des partisans d'Abraham.
6. — Ville de Chili — Premier terme d'un mot composé désignant une résine d'une odeur fétide.
7. — Pronom — Favorable.
8. — Une des îles Hébrides — Morue salée.
9. — Lettre grecque — Il est souvent condamné, s'il est insalubre.
10. — Ville des environs de Londres — Refus d'une chose due.
11. — Trompette à pistons — Saison — Préfixe.
12. — Sommet d'îles appartenant à l'Espagne — Manufactura.

Verticalement.

1. — Croupion de volaille.
2. — Désarroi.
3. — Article — Action de faire éclater le tronc d'un arbre en l'abattant.
4. — Excité — Capitaine allemand durant la guerre de Trente ans.
5. — Préfixe qui indique la réunion — Personnages les plus importants d'un endroit — Romance.
6. — Cercle — Fin.
7. — Relatif aux habitants d'un pays Anglo-Saxon — Personne très douce.
8. — Réconcilié — Préfixe — Pronom.
9. — Petits os.
10. — Préfixe — Monnaie chez les Hébreux.
11. — En Chaldée — Eprouvai — Province de Chine.
12. — Se dit d'un tribunal qui décide sur les choses qui ne lui étaient pas soumises.

Solution des mots croisés n° 3

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

1	L	I	E	N	T	E	R	I	Q	U	E	S
2	E	N	D	U	I	R	E		U	L	V	E
3	G	A	I		G			P	L	A	C	E
4	I	C	T	E	R	E	S		S	E		E
5	S	H	E	R	I	F		K	I	R	E	L
6	L	O			D	E	A	L		A	M	I
7	A	S	T	R	I	N	G	E	N	T	S	
8	T		E		E	D	R	I	S	I		G
9	I	G	L	E	S	I	A	S		O	B	A
10	V	I	E	S			F	T		N	A	B
11	E	L	G	O	L	E	A		I	S	B	A
12		L	A	N	I	S	T	E	S		A	S

Tous

Ces

procédés modernes
de reproduction
en noir
et en couleurs

SONT
A VOTRE
DISPOSITION
A L'IMPRIMERIE

G. TAUPIN & C^{IE}

50, Rue Paul-Bert - Hanoi - Tél. 141

Voici



**LE MEILLEUR PLACEMENT
POUR VOS ECONOMIES**



Fentez votre chance

LOTTERIE INDOCHINOISE